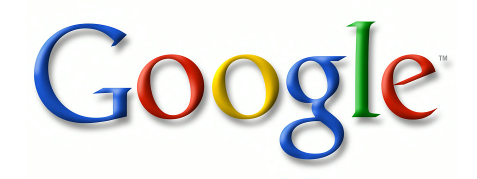
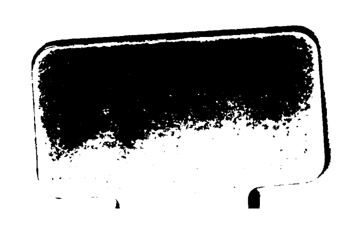



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



L'HOMME POLI,

OU

LA FAUSSE BIENVEILLANCE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR M. MERVILLE.

REPRÉSENTÉE PAR LES COMÉDIENS DU ROI, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 8 AVRIL 1820.

Nimium ne crede colori.

PRIX : DEUX FRANCS CINQUANTE CENTIMES.



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1820.



PRÉFACE.

Au nombre des critiques qu'on a prodiguées à cet ouvrage, et dont plusieurs ont pu paraître dictées par un peu de passion, il en est une qui a obtenu assez de crédit pour que je ne la laisse point sans réponse. Elle a d'ailleurs été présentée avec ces égards, ce ton de modération et de convenance qui permettent la discussion, et dont les gens de lettres ne devraient jamais s'écarter.

« *L'Homme poli*, a-t-on dit, est un titre vague » qui ne convient point à la pièce, et qui n'en peut » qu'affaiblir l'effet. » On a ajouté qu'aucun des incidens ne naissant de la politesse, cela constituait un second défaut non moins nuisible que le premier, auquel d'ailleurs il se rattachait essentiellement. Or, on a proposé, comme palliatif, le changement du titre d'*Homme poli* en celui de *Faux obligeant*, ou d'*Homme faux*, ou de *Faux bienveillant*, *etc.* : ce qui, en résultat, ne serait toujours qu'homme poli, de la manière que je l'entends.

Un titre de comédie n'est pas une définition d'al-

gèbre. *L'Imposteur* ne disait pas du temps de Molière, tout ce que dit aujourd'hui *Tartuffe*. Dévot, pris en mauvaise part, et comme on le trouve dans plusieurs écrits du même temps, eût mieux convenu et mieux exprimé sans doute un hypocrite de piété. Molière ne donna pas ce titre à son chef-d'œuvre cependant, et l'on en conçoit la raison : il ne le ferait même pas aujourd'hui. Mais il n'en est pas de la politesse comme de la dévotion : elle n'a point de Séides. Pourquoi donc ne pas dire homme poli pour hypocrite de bienveillance? Il suffit de s'entendre sur l'acception d'un mot, pour qu'il cesse d'être vague; et je ne pense pas que mon exposition laisse rien d'obscur à cet égard.

Il n'est pas écrit qu'*Homme poli* ne se doive prendre qu'en bonne part, et que sa signification soit absolue, puisque les moralistes ne sont pas d'accord sur l'essence de la politesse même.

Une autre raison devait encore préserver mon titre du reproche qu'on lui a fait :

La politesse est sans doute une vertu, je l'admets comme telle toutes les fois qu'elle part d'une bienveillance réelle, ou même d'un simple penchant à la douceur et à la complaisance :

Ridenti mollia ride.

Mais l'on conviendra que c'est un vice, et non des moins nuisibles à la société, quand son unique

but est de nous plaire, de surprendre notre confiance par de faux empressemens, et, comme le dit Duclos, « d'imiter des vertus qu'on n'a pas. » Or, la comédie joue les vices et non pas les vertus; et, en lisant sur l'affiche : *L'Homme poli*, il me semble que personne ne devait s'attendre à voir jouer la bonne politesse, mais la mauvaise, mais cette hypocrisie de bienveillance sous laquelle personne n'ignore que trop de gens cachent un cœur froid ou pervers.

J'avoue que Selfare est plus odieux encore que poli : sans doute je ne le borne pas à des courbettes; mais dès qu'il m'est permis de regarder la politesse comme un masque, il faut qu'on m'accorde aussi le droit de mettre dessous le degré de laideur que je trouve nécessaire au développement de la fable que j'ai mise en œuvre.

Malgré ces considérations, je me fusse cependant rendu à un avis désintéressé, et qui paraît être celui de beaucoup de mes juges; mais j'ai craint que ce ne fût accepter l'accusation (très-grave pour un homme qui entre dans la carrière) de travailler au hasard, et de ne point méditer les ouvrages que je soumets au public. J'ai tâché de tout concilier en mettant pour second titre à ma comédie : *La fausse bienveillance;* et j'espère qu'on ne taxera pas d'opiniâtreté le parti où je m'arrête de conserver celui d'*Homme poli* en première ligne.

Quant à la règle qu'on a citée pour me déclarer infracteur des règles, je ne l'admets pas; c'est par défaut de réflexion qu'on me l'a opposée. Ni Aristote, ni Horace, ni Boileau, ni Corneille, ne prétendent que les incidens d'une comédie de caractère doivent nécessairement naître du vice qu'on y expose, et la raison en est toute simple :

Il y a deux sortes de comédies de caractère: l'une qui se propose de corriger le vice même qu'elle offre à la risée publique; l'autre qui s'adresse à la société, et l'avertit de se tenir en garde.

Le Bourgeois gentilhomme, *le Joueur*, *le Philosophe marié*, *etc.*, sont de la première espèce. Il importe assurément que tous les embarras y naissent de chacun de ces différens caractères, puisque ce sont eux qu'il s'agit de corriger, et que ces embarras leur doivent être autant de leçons; mais dans *Tartuffe*, dans *l'Ingrat*, dans les *Dehors trompeurs*, *etc.*, qui sont de la seconde, il suffit d'une peinture vraie et ressemblante : or, c'est à cette classe qu'appartient *l'Homme poli*, et je crois n'avoir manqué à aucune règle essentielle en le présentant comme j'ai fait.

Si donc la liberté que j'ai prise de me défendre du premier reproche n'a point paru fondée sur une trop minutieuse raison, on concevra sans peine que je ne devais point garder le silence sur celui-ci qui

ne me mettait pas dans une position moins défavorable.

L'occasion semble m'inviter à dire ici deux mots de mon style : je n'en ferai rien cependant. On a bien voulu le trouver facile et naturel, c'est toute la gloire où j'aspirais. Un poëte comique peut, à mon gré, se contenter de cet éloge. Si le lecteur le confirme, il ne me restera à cet égard aucun souhait à former:

Sublimi feriam sidera vertice.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE SELFARE *.	MM. LAFARGUE.
BONIFACE, son ami.	CHAZEL.
VALNY, amant de Laure.	DAVID.
M. ISIDORE, secrétaire de Selfare.	THÉNARD.
UN HUISSIER.	DUPARAI.
JOSEPH, valet.	SAMSON.
UN LAQUAIS.	ÉDOUARD.
MADAME D'ISTELLE, jeune veuve.	Mlle. DÉLIA.
LA BARONNE D'ORVANT, sœur de Boniface.	Mme. SABATTIER.
LAURE, sa fille.	Mlle. FLEURY.
CLAIRETTE, femme de chambre.	Mme. MILEN.
LAQUAIS, RECORS, personnages muets.	

La scène se passe à Paris, dans un appartement de l'hôtel de Selfare.

(*Le théâtre représente un riche cabinet, secrétaire à droite, table à gauche, fauteuils, candelabres, etc.*)

---

* Les acteurs qui voudraient essayer ce rôle dans les départemens, sont priés d'observer qu'il ne consiste pas seulement dans LA DICTION, et qu'on ne le peut marquer de trop de manières affables et flatteuses.

L'HOMME POLI,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRETTE, JOSEPH.

CLAIRETTE.

Ce que vous m'apprenez, et m'afflige, et m'étonne :
Renvoyé, vous, Joseph ! vous !...

JOSEPH. (Il tient un papier à la main.)

Moi-même, en personne.
Mon maître quelquefois en use sans façon.

CLAIRETTE.

Et de ce procédé vous dit-il la raison ?

JOSEPH.

Peste ! il ne me fait pas une faveur si grande.
A de pareils détails voulez-vous qu'il descende ?
Sa main atteste ici que je n'ai point de torts ;
C'est assez. Dans huit jours je dois être dehors :

L'habit que vous voyez, mon mois reçu d'avance,
D'un travail de dix ans voilà la récompense.

CLAIRETTE.

Mais M. de Selfare est si doux, si poli....

JOSEPH.

D'accord.

CLAIRETTE.

Si juste....

JOSEPH.

Ah! ah!

CLAIRETTE.

Si bon....

JOSEPH.

Fiez-vous y!

CLAIRETTE.

Comment! me tromperais-je?

JOSEPH.

Ah! ma pauvre Clairette!
A nos mœurs du *bon ton* que vous êtes peu faite!
Que sur nos gens polis vous êtes dans l'erreur,
Si par leurs beaux dehors vous jugez de leur cœur!
C'est le but, j'en conviens, où tend leur politesse;
Mais c'est aussi par-là qu'elle est une traîtresse;
Que ses airs façonniers, chez tous les bons esprits,
Commencent à tomber dans un si grand mépris.
Pour marquer d'un bon cœur les mouvemens sincères,
Tant de soins et d'apprêts sont-ils donc nécessaires?
Et qu'en faut-il penser, si, dans de certains cas,
Ce n'est qu'un faux semblant de vertus qu'on n'a pas?
Tenez, j'ai fait du monde une assez longue épreuve,
Et je n'en ai rien vu qui ne me soit la preuve

Que plus en apparence un homme est doux, mielleux,
Plus il est en effet dur, ingrat, orgueilleux,
Égoïste ; et c'est là surtout leur caractère,
Pénétrant dans les cœurs par le grand art de plaire,
Et puis vous trahissant, vous perdant sans regret,
Dès qu'il y va pour eux du plus mince intérêt.

CLAIRETTE.

Vous m'engagez, mon cher, à cette confidence :
J'avais contre Selfare un peu de défiance ;
Non pas pour ses façons, non pour ce ton flatteur
Dont nous goûtons toujours la grâce et la douceur;
Mais pour l'intimité dont je vois qu'il honore
Cet être suffisant, son M. Isidore.

JOSEPH.

Notre secrétaire ?

CLAIRETTE.

Oui.

JOSEPH.

C'est bien l'apprécier
Que l'avoir en mépris, et que s'en défier :
D'hypocrisie encor c'est un autre modèle ;
Ne faisant voir ici qu'empressement, que zèle ;
Mais ne se pliant pas à ce rôle pour rien :
Selfare à sa conduite a commis un gros bien ;
Vous comprenez. Du reste, un pauvre domestique
Le trouve à tout propos, plus fier, plus despotique,
Qu'avec son maître encore il n'est bas et rampant.

CLAIRETTE.

N'a-t-il pas osé, même avec moi s'échappant,
Prendre ce mauvais ton !

JOSEPH.

Voyez un peu l'audace !

CLAIRETTE.

Mais je vous l'ai d'abord su remettre à sa place.
C'est qu'avec mon air doux je suis, quand il le faut,
Méchante fille au moins!

JOSEPH.

Ce n'est pas un défaut.
Quand il le faut, bon Dieu! mais rien n'est plus modeste.
Allez, j'en sais beaucoup qui le sont, et de reste,
Quand il ne le faut pas.

CLAIRETTE.

Que de cette façon
Il traite, s'il le veut, les gens de la maison;
Mais moi, c'est différent. Mes maîtresses à peine
Habitent cet hôtel depuis une semaine;
Elles viennent ici pour attendre un parent,
Grand ami de Selfare, et dès long-temps absent;
Ainsi qu'elles j'y suis à titre d'étrangère;
Et nargue, en ses hauteurs, M. le secrétaire.
Mais, revenons au comte; achevez, s'il vous plaît,
Le récit....

JOSEPH.

Volontiers..... Mais je suis un valet;
Les maîtres me font vivre; et toujours il m'en coûte
D'en médire.

CLAIRETTE.

Eh! mon cher, moi de même sans doute.
Aussi, ce qu'entre nous je vous ai dit déjà
De ma vieille maîtresse, et des travers qu'elle a,
De cette folle humeur qui, de vieille coquette,
L'a tout soudainement faite auteur et poëte;

De ses vivacités, de ses emportemens
Auxquels j'ai dû parfois de si fâcheux momens;
Du dépit que lui cause une fille trop belle,
Et de l'aversion qu'elle en ressent pour elle;
J'ai tout dit sans malice et sans intention,
Comme nous faisons là, par conversation.
Parlez donc, parlez donc, vous n'avez rien à craindre,
Et n'aurez de ma part nul sujet de vous plaindre.

JOSEPH.

Eh bien.... Mais je me borne à vous en dire un trait;
Et tant pis pour lui seul, s'il vous le peint en laid!
D'une même province, avec ce Boniface,
Qui, pour l'attendre ici, vous a marqué la place,
Selfare, jeune, ardent et plein d'ambition,
Vint finir à Paris son éducation.
Il était sans fortune. Un homme respectable
Jeta sur sa détresse un regard secourable.
Argent, conseils, crédit, on ne lui plaignit rien,
Et tout fut noblement prodigué pour son bien.
Ces soins ont dans leurs fruits passé son espérance :
Un rang, de la faveur, une fortune immense :
Eh bien, quel souvenir en conserve son cœur?
Le fils, le propre fils d'un si cher bienfaiteur
A besoin à son tour qu'à lui l'on s'intéresse :
Que pensez-vous qu'il fasse?

CLAIRETTE.

Eh mais...

JOSEPH.

Il le délaisse!
Pauvre Valny!.... Souvent mon cœur en a gémi;
Depuis plus de six mois, il vient....

CLAIRETTE.

Comment, Valny!
Un jeune homme?

JOSEPH.

Charmant, c'est moi qui vous l'atteste,
Plein d'esprit, de talens, et si doux, si modeste!

CLAIRETTE.

Ah! qu'entends-je! ah! grand Dieu!

JOSEPH.

Le connaîtriez-vous?

CLAIRETTE.

Non...., c'est-à-dire si : ma maîtresse, entre nous,
Pour un M. Valny (que le ciel lui pardonne!)
Nourrit d'un feu secret....

JOSEPH.

Qui? la vieille baronne?

CLAIRETTE.

Eh non! sa fille, non, la jeune Laure.

JOSEPH.

Bon!

CLAIRETTE.

Mais le jeune homme encore avait un autre nom.

JOSEPH.

De Septeuil?

CLAIRETTE.

C'est cela, c'est le ciel qui l'envoie.
Ah! que cet incident lui va causer de joie!
Pauvre enfant! elle meurt de tristesse et d'ennui
Depuis qu'elle n'a plus de nouvelles de lui.

Dans notre voisinage il avait une tante
Morte depuis un an, une femme excellente,
Dont la mort nous a fait bien répandre des pleurs....
Mais il faut mettre enfin un terme à nos douleurs.

JOSEPH.

Certes! c'est bien le cas.

CLAIRETTE.

Quel plaisir, quand j'y pense!
Laure est dans le jardin, j'y cours en diligence.

JOSEPH.

Mais sur ce que j'ai dit n'allez pas me trahir,
Et de ma bonne foi me faire repentir.

CLAIRETTE.

Ce que vous m'avez dit m'a bien intéressée!
Croyez-vous qu'il m'en reste un mot dans la pensée?
Valny revient, Valny!.... près d'un espoir si doux,
Sachez que tout le reste est indigne de nous.

(Elle sort.)

JOSEPH.

Eh! oui. Dès que l'amour une fois les possède,
Devant cet intérêt, il n'est rien qui ne cède.
Mais mon maître paraît.

SCÈNE II.

SELFARE, M. ISIDORE, JOSEPH.

SELFARE à la cantonnade.

Monsieur, comptez sur moi;
Ce serait m'outrager que douter de ma foi:

J'ai pour vous une estime, une amitié parfaite;
Et de mon cœur ici ma bouche est l'interprète.

(En scène.)

Que le ciel te confonde, et tout sot visiteur
Désœuvré comme toi, par état, par humeur,
Et dont la nonchalante et plate inquiétude
Est des gens occupés le fléau le plus rude!

JOSEPH.

Il revient.

SELFARE.

Eh! mon cher....

JOSEPH.

Non, non, je me trompais.

SELFARE.

Butord!... Qu'on le signale au suisse, et désormais
Qu'il se borne à s'écrire. Allez.

SCÈNE III.

SELFARE, M. ISIDORE.

SELFARE.

Voyons bien vite
La besogne du jour.

M. ISIDORE.

Elle n'est pas petite.

(Lui donnant une liasse de billets.)

Voici, pour commencer, vos invitations.

SELFARE.

Bien. Des regrets partout, des protestations :

Rappelez que chez moi des dames étrangères
Attendent un parent....

M. ISIDORE.

Qui ne se presse guères.

SELFARE.

C'est vrai, le Boniface agit comme chez lui.
Voyons mes conviés du dîner d'aujourd'hui.

(M. Isidore lui présente une longue liste.)

Vos billets, n'est-ce pas, marquaient bien l'étiquette?

M. ISIDORE.

J'ai dans tous, de ma main, écrit *grande toilette*,
En très-gros caractère. Et l'on n'ignore pas
Qu'un étranger de marque étant de ce repas,
Il faut lui faire honneur.

SELFARE.

Bien, M. Isidore.
C'est que c'est nous, au fond, qu'un tel éclat honore.
Mais soyons bonnes gens; point d'airs, de vanité,
De faste ridicule et de sotte fierté;
L'écueil est près de nous.

M. ISIDORE.

Bon, bon, je suis tranquille;
Si l'écueil est voisin, le nocher est habile.

SELFARE, ricanant.

Vous avez à l'office ordonné pour Franval
Quelques flacons du vin dont il fait son régal?
Des poudings pour Chloë, de l'eau d'or pour Fonrose?
Flatter des goûts pareils coûte fort peu de chose.
Et par-là quelquefois on s'acquiert mieux les gens
Que par des soins réels et vraiment obligeans.

M. ISIDORE.

C'est vrai.

SELFARE.

« Voilà pour vous le mets de préférence ;
» Je le sais , leur dit-on d'un air de prévenance ,
» Faites-en les honneurs ; il n'est là que pour vous. »
Ce vain égard les touche ; et les sots sont à nous.

M. ISIDORE.

Personne plus avant n'a poussé le science
Du pauvre cœur humain.

SELFARE.

Notre correspondance
Est en arrière.

M. ISIDORE.

Un peu.

SELFARE, *tirant des lettres de sa poche.*

Tenez , vous répondrez
A ces lettres d'abord.

M. ISIDORE.

Ce sont.....

SELFARE.

Vous le verrez :
Recommandations , demandes.... L'on me presse !...
A chacune un refus , mais avec politesse :
Les formules surtout.

M. ISIDORE.

Reposez-vous sur moi.

SELFARE.

A ces faquins titrés , sots , de si bonne foi :
« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,
» Votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Pour ceux-ci, mes rivaux, que partout je rencontre,
Et dont la haine active à chaque instant se montre :

« Je suis avec les sentimens de la plus vive affection,
» votre, etc. »

Celles-ci sont de gens que je ne connais pas,
Ou de qui, tout du moins, je fais fort peu de cas....

M. ISIDORE.

J'entends :

« Recevez l'assurance de ma considération la plus
» distinguée. »

SELFARE.

Tout bonnement. Cachetez à la cire,
Mes armes : là-dessus, n'offrons rien à redire.
Tout tient à ces égards.

M. ISIDORE.

C'est un point entendu.

SELFARE.

Eh bien, mon procureur, enfin vous l'avez vu :
Que dit-il du procès de madame d'Istelle ?
Le trouve-t-il bien clair ? en juge-t-il comme elle ?

M. ISIDORE.

Tout ce qu'il m'en a dit, c'est qu'elle le perdra.

SELFARE.

Je m'en étais douté. Quel faux pas j'ai fait là !
Me presser, m'engager, signer une promesse !
Non, rien n'est comparable à cette maladresse.

M. ISIDORE.

M. le comte eût vu chacun pris comme lui :
La jeune veuve est belle, et semblait fort riche.

SELFARE.

Oui.

M. ISIDORE.

Qui jamais eût pensé ?....

SELFARE.

Mais, mon bon Isidore,
Vous ne savez pas tout.

M. ISIDORE.

Quoi ?

SELFARE.

Cette jeune Laure
Qui depuis quelques jours, avec sa mère, ici
Loge....

M. ISIDORE.

Je vous entends. Je m'étonnais aussi
Que votre serviteur, en cette circonstance,
Ne se vît honorer d'aucune confidence.
La jeune demoiselle est fort bien.

SELFARE.

Oui, pas mal :
Son petit air dévot est très-original.

M. ISIDORE.

Bref, vous l'aimez ?

SELFARE.

Avec la plus vive tendresse.
C'est que d'un très-gros bien elle sera maîtresse :
Et non pas de ces biens aux procès dévolus ;
Mais en or, bien compté, deux cents beaux mille écus.
Boniface, en secret, m'en informe lui-même.

M. ISIDORE.

Ah! je conçois qu'alors votre amour est extrême.

SELFARE.

C'est que ce Boniface est riche à millions :
Ayant fui, dès l'abord, nos révolutions,
Le sort guida ses pas sur un autre hémisphère
Où son génie actif, sa probité sévère,
Dans un commerce heureux lui prêtant leurs soutiens,
En assez peu de temps le comblèrent de biens.
Il revient aujourd'hui jouir dans sa patrie
De ces biens, nobles fruits d'une noble industrie;
Et le premier emploi que son bon cœur en fait
N'est qu'en faveur d'autrui, n'est déjà qu'un bienfait.
La baronne sa sœur, ni la charmante Laure
Ne sont de ses desseins pas instruites encore;
C'est à moi seul ici que sa tendre amitié
Voulût qu'un tel secret fut d'abord confié.
Il n'en devait rien dire à la jeune personne;
Et, quant à ses raisons concernant la baronne,
Vous les concevez bien : il connaît le sujet,
Et juge qu'avec elle il faut être discret.
Signalée autrefois par plus d'une aventure,
Elle donne aujourd'hui dans la littérature,
Et, remplie à la fin des plus purs sentimens,
Met, par humilité, son histoire en romans.
J'approuve ses travers, et crois être sûr d'elle;
La petite à mes vœux ne serait pas rebelle;
Pour Boniface, il est de ces gens dont le cœur
Fait du bonheur d'autrui leur plus parfait bonheur;
Jugez si son ami le trouverait contraire.
Eh bien, en ces appuis, c'est en vain que j'espère :
La fille, sa douceur, ses touchantes vertus,
Ses attraits enchanteurs, ses deux cent mille écus
Voilà ce que me coûte un moment de faiblesse.

M. ISIDORE.

Mais on peut racheter, je crois, cette promesse.

SELFARE.

A l'amiable, soit : mais les moindres éclats
Détruiraient tous mes plans. Vous ne connaissez pas
Ces gens à préjugés, de quelles lois austères
Leur vanité subit les rigueurs volontaires.

M. ISIDORE.

Cette dot cependant viendrait bien à propos
Renforcer dans les fonds vos riches capitaux.

SELFARE.

Nous verrons. Je connais la bouillante d'Istelle :
Peut-être qu'au moyen d'une bonne querelle,
Je me pourrais au nez faire jeter l'écrit
Qu'à ma facilité son adresse surprit.
Elle est à sa campagne, assez bien disposée
Sans doute, car je l'ai quelque peu délaissée :
J'irai demain la voir.

M. ISIDORE.

J'approuve ce dessein :
Mais il est bon qu'ici vous sondiez le terrain ;
Que vous vous assuriez de l'auguste baronne ;
Que vous disiez deux mots à la jeune personne.
S'il est dit qu'une fois vous ayez dû broncher,
N'ayez plus désormais rien à vous reprocher.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

M. Valny demande à voir M. le comte.

SELFARE.

Il est ?.....

JOSEPH.

Dans l'antichambre.

SELFARE.

Ah! ah! j'ai vraiment honte
De le faire pour rien si souvent revenir.

M. ISIDORE.

Ce n'est pas votre faute.

SELFARE.

Ah! j'en dois convenir,
Un peu : je lui pouvais, d'un mot, rendre service.....
Mais je n'ai jamais pu trouver l'instant propice.
Je suis si paresseux, si peu remuant!

JOSEPH, à part.

Oui,
Surtout quand il s'agit des intérêts d'autrui.

SELFARE.

Pour cette fois encore il faut qu'il me pardonne,
Bientôt....

M. ISIDORE.

J'entends, je crois, madame la baronne.
Parlez-lui sur-le-champ.

SELFARE.

Oui, vous avez raison.

JOSEPH.

Et M. de Valny?....

ISIDORE.

Qu'il revienne.

SELFARE, vivement à Joseph.

Non, non :

(A M. Isidore.)

Qu'il attende un moment. — De toutes nos affaires
Occupez-vous de suite, et vous n'attendrez guères
A savoir le succès de ma démarche. Allez.

M. ISIDORE.

Il sera, j'en suis sûr, tel que vous le voulez.

SCÈNE V.

SELFARE, LA BARONNE.

(Grandes révérences de part et d'autre.)

SELFARE.

Toujours fraîche, toujours comme au printemps de l'âge.

LA BARONNE.

Ah ! mon cher comte !..

SELFARE.

Non, ce n'est point un hommage
Dicté par la fadeur, par l'adulation.
C'est d'une vérité la simple expression.
Il semble qu'on vous flatte alors qu'on est sincère :
Mais je ne puis forcer ma franchise à se taire.

LA BARONNE.

Ah ! ne l'y forcez pas ; c'est une qualité....

SELFARE.

Eh bien, avez-vous lu ce livre si vanté,
Le chef-d'œuvre à la mode ?

LA BARONNE.

Oui : je vous remercie.

SELFARE.

Qu'en dites-vous?

LA BARONNE.

Eh, mais....

SELFARE.

Parlez.

LA BARONNE.

Je vous en prie...

Qu'en dites-vous, vous-même?

SELFARE, à part.

Il faudrait l'avoir lu.

(Haut.)

Je ne sais... mais, tenez il ne m'a trop plu.
Pour juger, en tout cas, je n'ai pas vos lumières;
Et m'en rapporte à vous sur de telles matières.

LA BARONNE.

Je m'en mêle, il est vrai, par pur désœuvrement.

SELFARE.

Vous êtes trop modeste.

LA BARONNE, confidentiellement.

A parler franchement,
C'est assez mal écrit.

SELFARE.

Oui, je crois que le style...

LA BARONNE.

Commun. L'expression tout bêtement facile:
Point de ces tours nouveaux, de ces brillans effets
Garans des durs efforts qu'un pauvre auteur a faits:
Tu est clair, tout compris d'une seule lecture.

SELFARE, riant.

Fi donc! c'est, selon moi, plat comme la nature.

LA BARONNE.

Très-bien!

SELFARE, *d'un ton flatteur.*

Mais, dites-moi, n'obtiendrai-je jamais
D'entendre quelques-uns de vos charmans essais?
D'une telle faveur, vous devez être avare.

LA BARONNE.

Avare! avare! moi! point du tout, cher Selfare.
Les conseils d'un ami, sage, judicieux,
Ne sont-ils pas d'ailleurs des trésors précieux?
C'est bien plutôt ici, moi qui vous remercie.
Vous verrez, vous verrez de quelle poésie
Ma prose romantique offre l'éclat charmant....
Des vers.... hormis la rime et les pieds.

SELFARE.

Seulement!

LA BARONNE.

Venez; je ne veux point différer davantage.

SELFARE, *à part.*

(*Haut.*)

Ah! bon Dieu! Permettez......

LA BARONNE.

C'est que votre suffrage
Me tente au dernier point.

SELFARE, *embarrassé.*

Vous me flattez, vraiment....

LA BARONNE.

Non.

SELFARE.

Il faut pour cela mieux choisir le moment,
Et n'appréhender point qu'on nous vienne distraire.

LA BARONNE.

Nous nous ferons celer.

SELFARE.

Ah! vous ne savez guère,
Je le vois, à quel point mes gens sont indiscrets.
Et vous figurez-vous ce que je souffrirais,
S'il fallait que l'un d'eux, de sa sotte présence,
Vînt troubler cette aimable et douce jouissance!

LA BARONNE, un peu piquée.

Quand il vous plaira donc.

SELFARE, vivement.

Ah! je vous prends au mot;
Et vous rappelerai ce marché-là bientôt.
Puissé-je voir, hélas! cette indulgence aimable
Dans un autre souhait m'être encor favorable!

LA BARONNE.

Un autre?....

SELFARE.

Ah! d'où dépend désormais mon bonheur,
Le vrai cri de l'amour, tout l'espoir de mon cœur.

LA BARONNE, minaudant.

De l'amour! de l'amour! Que dites-vous, cher comte?

SELFARE, à part.

Ah! pas de quiproquo, nous serions loin de compte.
(Haut.)
Oui, votre aimable fille....

LA BARONNE.

Ah!... c'est de cette enfant
Que vous parlez?... eh bien?...

SELFARE.

Qu'un regard indulgent
A ma timidité prête un peu de courage ;
Vous, bonne, vous humaine, et qui surtout dans l'âge
Où le cœur s'ouvre encore aux tendres sentimens
Devez apprécier et sentir des tourmens...

LA BARONNE.

Hélas !... vous l'aimez donc ?

SELFARE.

Eh ! comment s'en défendre ?
Tant d'attraits, de vertus, un cœur si pur, si tendre !..
Mais ce n'est que de vous que je veux la tenir.
Dissipez un effroi....

LA BARONNE.

D'où pourrait-il venir ?
Craignez-vous de nous voir mépriser un hommage
Où nous seules enfin trouvons de l'avantage ?
Car vous n'ignorez pas que Laure a peu de bien.

SELFARE, d'un ton déclamateur.

Est-ce là ce qui touche un cœur tel que le mien !
Ah ! laissons ces calculs faits pour l'âme vulgaire,
Jusque dans sa tendresse avare et mercenaire !
L'amour, le tendre amour est un présent des cieux :
Le cœur qui le reçoit doit être pur comme eux.
Eh ! quel serait mon sort, répondez, je vous prie,
Si lui devant les biens, le bonheur de ma vie,
Et de si doux attraits un si charmant trésor,
Elle ne me devait, tout au moins, un peu d'or ?
Je serais accablé de ma reconnaissance :
Il faut donc qu'entre nous le fardeau se compense.

LA BARONNE.

Quelle délicatesse ! et quels purs sentimens !
Non, il n'est rien de tel... hormis dans mes romans.
Ma fille est au jardin : venez. Ah ! de sa mère
Pour peu qu'elle ait le goût, vous êtes sûr de plaire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, bas.

Monsieur, le jeune homme....

SELFARE.

Heim ?

JOSEPH.

Il n'a, dit-il, qu'un mot ;
Il est pressé, je pense, et....

SELFARE.

Vous êtes un sot.
Pour la seconde fois, dites-lui qu'il attende ;
Et bornez votre zèle à ce qu'on vous commande.

A la baronne.

Venez. Ah ! mon bonheur ne sera que plus doux,
S'il m'est encor donné de le tenir de vous.

SCÈNE VII.

JOSEPH, seul.

Et je regretterais de quitter un tel maître !
Si je n'étais chassé, morbleu ! je voudrais l'être.

SCÈNE VIII.

LAURE, CLAIRETTE, JOSEPH.

LAURE.

Oui, ma mère et Selfare entrent dans le jardin ;
J'en suis sûre, te dis-je, et rien n'est plus certain :
Évitons-les. Grand Dieu ! quelle heureuse nouvelle !
Il vient içi, dis-tu ?

CLAIRETTE.

Souvent, mademoiselle.
Mais tenez, ce garçon peut vous le confirmer :
C'est lui qui, par hasard, vient de m'en informer.

LAURE.

Écoutez, mon ami, dites-moi, je vous prie,
Sans feinte, sans détour et sans supercherie,
Ce qu'à Clairette ici vous avez raconté :
J'en désire savoir l'exacte vérité.
Souvent donc, en ces lieux, vous voyez un jeune homme
Honnête, intéressant, et que Valny l'on nomme ?

JOSEPH.

Oui.

LAURE

Lequel se fiant aux plus justes des droits,
Aux services rendus par les siens autrefois,
De Selfare à son tour implore l'assistance ?

JOSEPH.

C'est vrai.

LAURE.

Mais ce Selfare est sans reconnaissance ?
Ne me déguisez rien.

JOSEPH.

Déguiser ! par ma foi !
Mademoiselle en sait tout aussi long que moi ;
Et je n'ai dit, vraiment, rien de plus à Clairette,
Sauf que je la priais d'être un peu plus discrète.

LAURE.

Ah ! soyez, mon ami, sans crainte sur ce point.
Mais est-ce bien Valny ? Ne vous trompez-vous point ?

JOSEPH.

Me tromper ! De ma part l'erreur serait étrange.
Il est ici d'ailleurs ; vous pourriez voir...

LAURE.

Qu'entends-je !
Lui-même, dites vous ?... Ah Dieu ! Clairette, ici !
Ici !... je n'en puis plus... Mais où donc, mon ami ?

JOSEPH, à part.

Où donc ?... Pauvre petite ! elle est toute tremblante :
Il serait inhumain de tromper son attente.
(A Laure.)
Là, dans cet antichambre.

LAURE.

Oui !

JOSEPH.

Oui.

LAURE.

Mais, entre nous,
Ce jeune homme est honnête, et c'est bien mal à vous,
Mon ami, d'empêcher... Parle-lui donc, Clairette.

CLAIRETTE.

Comment ! c'est hautement violer l'étiquette,
Que dans un antichambre on le retienne ainsi ;
Et la décence veut qu'on l'introduise ici.

JOSEPH, à Laure.

Serait-ce votre avis, ma belle demoiselle ?

CLAIRETTE.

Sans doute.

JOSEPH.

Du moment qu'elle prend tout sur elle,
Ce n'est plus mon affaire... Entrez, entrez, monsieur.

SCÈNE IX.

LAURE, CLAIRETTE, VALNY.

LAURE.

Ah! ma pauvre Clairette; oui, c'est lui!

CLAIRETTE.

Quel bonheur!

LAURE.

Mon cher.... Monsieur...,

VALNY.

Eh mais! quelle surprise extrême!
O ciel! est-il bien vrai? Vous, Laure, ici!

LAURE.

Moi-même.

CLAIRETTE.

Et moi, monsieur, aussi.

VALNY.

Quoi, mon enfant, c'est toi?

LAURE.

Depuis huit jours entiers....

CLAIRETTE.

Et vraiment oui, c'est moi.

VALNY.

Non, je n'en reviens pas !

LAURE.

Ma surprise est pareille.

VALNY.

C'est vous ! ..

LAURE.

C'est vous !

CLAIRETTE.

C'est nous.

VALNY.

Je doute si je veille.

LAURE.

Avec si peu d'égards ose-t-on vous traiter,
Que dans un antichambre il vous faille rester !

VALNY.

C'est que probablement Selfare a quelque affaire.

LAURE.

Belle affaire ! au jardin il cause avec ma mère.

VALNY.

La baronne est ici ?

LAURE.

Mais nous y sommes tous.

VALNY.

Par quel heureux hasard ? De grâce, expliquez-vous.

LAURE.

Mon Dieu ! rien ne défend que je vous satisfasse.
Nous attendons ici mon oncle Boniface,
Vous savez, ce parent si bon, si généreux,
Dont les bienfaits toujours devancèrent mes voeux.

Selfare est son ami, dès la plus tendre enfance.
Ce cher oncle, en un mot, vient se fixer en France,
De ses biens à Paris résolu de jouir ;
Et je sais, quant à moi, qu'il m'y veut établir.

VALNY.

Comment, vous établir ! vous marier !... Ah Laure !
Ah ! que m'apprenez-vous !

LAURE.

Ce qu'on croit que j'ignore,
Mais que je sais pourtant. Le projet, en tout cas,
N'a rien de bien terrible, et je n'en gémis pas.
Mais ne trouvez-vous point la rencontre admirable,
Et que le sort ici nous est bien favorable ?
Ce Paris est si grand que je désespérais
Qu'un semblable bonheur nous arrivât jamais.

VALNY.

Un bonheur ! ah ! le ciel m'eût été moins sévère,
En ne l'accordant pas cette faveur si chère.

LAURE.

Je ne puis vous comprendre. Eh ! quels sont ces regrets ?

VALNY.

Si vous saviez mes maux et mes tourmens secrets ;
Quel flatteur avenir, en des temps plus propices,
Présentait à mon cœur ses trompeuses délices.
Je vous voyais sensible, aimable tour à tour,
De vertus et d'attraits plus belle chaque jour :
Quel autre avec une âme eût eu plus de prudence !
Mais je suis au malheur voué dès ma naissance,
Et j'aurais dû bannir un espoir et des vœux
Qui rendent aujourd'hui mes destins plus affreux.

LAURE.

Hélas ! retenez donc cette plainte cruelle....
Tenez, Clairette en pleure... et moi, je fais comme elle.

CLAIRETTE.

Oui, j'en pleure, et comment....

LAURE.

Voyons, entendons-nous ;
Dites-moi le sujet....

VALNY.

Eh bien, ignorez-vous
Quels débats odieux, quelles tristes querelles
Ma famille et la vôtre ont vu jadis entre elles ?
Leur implacable haine et leur courroux altier ?
Pensez-vous que votre oncle ait pu les oublier ?
Non, non, il se souvient qu'un sort que je déteste
A fait jouir les miens d'un triomphe funeste.
Et quel nouveau malheur me menace aujourd'hui,
Si mon bien le plus cher doit dépendre de lui ?

LAURE.

Eh que puis-je répondre à de semblables craintes ?
Cher Valny, c'est bientôt s'abandonner aux plaintes.
L'homme si mal noté dans votre opinion,
Est, à ce qu'on m'a dit, éclairé, juste, bon.
Des torts de vos parens vous rendre responsable,
Serait donc une erreur dont il est incapable.
Je ne sais quel espoir nourrissait votre cœur.....
Ne me le dites pas ; mais sans vaine clameur,
Au maître de ces lieux faites-en confidence ;
Digne ou non, de mon oncle il a la confiance ;
Et du moins près de lui pourrait-il vous servir.
Ma mère est au jardin, je la vais avertir ;

D'une telle rencontre elle doit être instruite :
Puis, vous viendrez la voir, et lui parler ensuite.
Allez, le ciel est juste : il ne permettra pas,
Lorsque cet heureux jour a pour nous tant d'appas,
Que d'un regret amer sa douceur soit suivie.
Et c'est du fond du cœur que je l'en remercie !

VALNY.

Pardonnez cet excès d'une juste frayeur :
Un peu de défiance est permise au malheur ;
Mais vous rendez la force à mon âme abattue.

LAURE.

Adieu !

CLAIRETTE.

Pauvres enfans !.... Ah ! je suis toute émue.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(L'entr'acte doit être très-court.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SELFARE, LA BARONNE, LAURE.

LA BARONNE.

Tout à l'heure, ma fille, on vous écoutera;
Et vous pourrez parler autant qu'il vous plaira;
Mais on a quelque chose avant à vous apprendre;
Et c'est nous, s'il vous plaît, que vous devez entendre.

LAURE.

J'écoute.

LA BARONNE, à Selfare.

Allons, cher comte, expliquez-vous, parlez.
(A Laure.)
Tenez-vous droite donc! ah! vous me désolez;
Et l'on ne vit jamais de façons plus choquantes.

SELFARE, d'un ton mielleux et flatteur.

Que d'attraits, de beauté! que de grâces touchantes!
Mais les connaissez-vous? Votre simple candeur,
Cette tendre innocence, encore dans sa fleur,
Sait-elle le pouvoir de tant d'aimables charmes;
Ce qu'en secret peut-être ils font couler de larmes?
Ah! comment le penser? Si j'observe pourtant,
Dans d'heureux entretiens, cet esprit pénétrant,

Ce tact, ce jugement dont l'exacte droiture
Ainsi que vos attraits vous vient de la nature,
Puis-je penser aussi que ces dons précieux
Vous trouvent seule aveugle en frappant tous les yeux!
A-t-on tant de lumière ensemble et d'ignorance!
Mais, éclairée ou non sur leur douce puissance,
Sachez qu'il est quelqu'un ici vaincu par eux,
Qu'embrasent les plus purs et les plus tendres feux,
Quelqu'un.... je l'avouerai, dont le sort m'intéresse.

LA BARONNE.

Ah! quel tour plein de grâce et de délicatesse!

LAURE, à part.

Bon, il sait, je le vois, le secret de Valny.

SELFARE.

Et contre un fol espoir de tout temps prémuni,
Loin de lui l'assurance aveugle et téméraire
Que ses vœux empressés soient dignes de vous plaire...

LAURE.

Pauvre Valny!

SELFARE, continuant.

Son cœur n'espère qu'en cela:
Que personne jamais ne vous méritera
Par un amour plus tendre, un respect plus sincère.

LAURE.

Et quand vous a-t-il donc dévoilé ce mystère?

SELFARE.

Eh mais, il n'eut jamais rien de caché pour moi.

LA BARONNE, à part.

C'est juste.

LAURE.

Eh bien, monsieur, je suis de bonne foi,

Simple, comme à l'instant, d'une obligeance extrême,
Vous vouliez bien ici le remarquer vous-même ;
Je ne feindrai donc pas plus long-temps avec vous :
Je savais ce secret si flatteur et si doux.

SELFARE, *étonné.*

Comment !

LAURE.

Il ne faut pas tout le tact, la finesse
Que daigne encore en moi voir votre politesse,
Pour pénétrer d'abord dans ces mystères-là :
Le seul instinct du cœur nous suffit pour cela.
Je crois pouvoir le dire en face de ma mère,
Et sans blesser les lois d'une pudeur austère ;
Mais cette découverte a fait tout mon bonheur ;
Et c'est pour moi du ciel la plus chère faveur.

SELFARE, *à part.*

Peste ! c'est avoir l'âme aussi vive que tendre !

LAURE.

L'objet d'un tel amour ne doit plus s'y méprendre,
D'ailleurs ; j'ai sans colère écouté ses aveux ;
C'est dire assez la part que je prends à ses feux.

SELFARE, *à part, et avec joie.*

(*haut.*)

Fort bien.. Charmante Laure ! il n'est rien de semblable
Au bonheur enivrant dont cet aveu l'accable.
Souffrez qu'il se prosterne, et jure à vos genoux
Que fidèle à jamais.....

LAURE.

Plait-il ? Que faites-vous ?

SELFARE, *à ses pieds.*

Mon devoir ; et voyez dans ce premier hommage,
D'un amour éternel l'assurance et le gage.

LAURE.

Ah! mon Dieu! Comment donc, monsieur, entendons-nous :
Est-ce que, par hasard, il s'agirait de vous?

SELFARE.

Sans doute; eh! mais vraiment, de qui, mademoiselle?

LAURE.

Ah! ah! qu'ai-je osé dire?.. Et quelle erreur cruelle!
Ma mère.... Ah! de parler deviez-vous m'empêcher?
Quels aveux! quelle honte! Où fuir? où me cacher?
(Elle se sauve.)

SCÈNE II.

SELFARE, LA BARONNE.

SELFARE, avant de se relever.

Parbleu! voici, madame, une étrange aventure!

LA BARONNE.

Et qui non moins que vous m'étourdit, je vous jure.
Je la suis; je prétends savoir la vérité.
Fiez-vous donc, cher comte, à leur simplicité,
A cet air de candeur où l'on croit voir leur âme!
Non, je n'en reviens pas.... et pourtant je suis femme.

SELFARE, seul.

Jugez donc, moi qu'ici rien n'a dû prémunir,
Qui ne suis qu'homme enfin, si j'en puis revenir.

SCÈNE III.

SELFARE, M. ISIDORE.

M. ISIDORE.

Je viens de voir sortir et la fille et la mère :
Eh bien, quel résultat nous promet cette affaire?

SELFARE.

Regardez-moi, mon cher, avez-vous jamais vu
Un homme bien joué, bien sot, bien confondu ?
C'est que, si tout cela se peint sur un visage,
Je serai dispensé d'en dire davantage.

M. ISIDORE.

Dieu ! que m'apprenez-vous ?

SELFARE.

La vérité, d'honneur.
Notre innocente Agnès a fait don de son cœur :
A certain quiproquo j'en dois la découverte.
Il faut que mon rival, en tous cas, soit alerte ;
Car ce n'est que chez moi, qu'ici qu'elle l'a vu ;
Et je ne reviens pas de ce coup imprévu.
Quoi, dans un temps si court....

M. ISIDORE.

Le fait est incroyable.

SELFARE.

Et plus il serait vrai, moins il est vraisemblable.
Quel est-il ce rival ?... où ?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

M. de Valny.

SELFARE.

Le petit importun ! Que...

LE LAQUAIS.

Monsieur, le voici.

SCÈNE V.

SELFARE, M. ISIDORE, VALNY.

SELFARE, *avec beaucoup d'amitié.*

Eh! bonjour donc, mon cher. Entrez, je vous supplie.
Toujours gai, toujours vif : j'en ai l'âme ravie.
Ah ça, mon bon ami, notre affaire est en train ;
Et mon zèle pour vous n'agira plus en vain.
Je traite aujourd'hui même un très-grand personnage
Dont j'entends mettre aussi le crédit en usage.
Mais vous dînez ici ; nous en reparlerons ;
Et de tous ces détails tantôt nous causerons.
Je suis honteux vraiment de mon impolitesse ;
Une affaire m'appelle, et déjà l'heure presse.
Votre intérêt d'ailleurs n'en a point à souffrir ;
Et peut-être en courant puis-je encor vous servir.
Cà, monsieur Isidore, un peu de diligence,
Mes cartes, mon album : je meurs d'impatience.

VALNY.

Ah ! de tant de bonté j'ai le cœur pénétré ;
Et les sens d'autant mieux que, je vous l'avoûrai,
A toutes mes raisons d'exciter votre zèle,
Il se joint maintenant une raison nouvelle.

SELFARE, *à M. Isidore.*

(*A Valny.*)

Dépêchons, dépêchons. Pardon, je vous entends.
Eh bien, cette raison ? Bon Dieu ! qu'on perd de temps!

VALNY.

C'est que, par un hasard dont le bonheur m'étonne,
Je viens de voir chez vous une jeune personne
Qu'en province autrefois.... Mais c'est vous retenir ;
Et je vous parlerai tantôt plus à loisir.

SELFARE. (Très-vivement les premiers mots.)

Non, parlez sur-le-champ.... Une jeune personne,
Dites-vous ?....

VALNY.

Oui, sensible et belle autant que bonne,
Laure..

M. ISIDORE, dans le fond.

Ah ! ah !

SELFARE.

Laure !..

VALNY, faisant un pas pour sortir.

Oui, mais...

SELFARE, le retenant.

Comment, c'est ?.. Poursuivez.

VALNY.

J'abuse, je le sens...

SELFARE.

Non, vous dis-je, achevez.

VALNY.

Je serais importun ; et le temps qui vous presse...

SELFARE, vivement.

N'est rien, et votre sort autrement m'intéresse....

(D'un ton caressant.)

Mon cher, mon bon Valny !... si vous saviez, hélas !
Mon amitié pour vous...

VALNY.

Je ne l'ignore pas.

SELFARE.

Parlez donc, mon enfant.

(Il fait signe à M. Isidore de se retirer.)

VALNY.

Eh bien, dans le domaine
Qu'habitait ma parente, au fond de la Touraine,
Sachez que je connus la baronne d'Orvant;
Que le bon voisinage y conduisait souvent;
Que je fus même admis au sein de sa famille.

SELFARE.

Ah! ah!

VALNY.

Vous connaissez son adorable fille :
Contre tant de vertus, de grâces, de beauté,
Quel cœur eût défendu long-temps sa liberté?

SELFARE, *avec dépit.*

Le moyen!... Et de là, je vois tout le mystère :
Vous eûtes, en l'aimant, le talent de lui plaire.

VALNY.

J'eus ce bonheur, je crois.

SELFARE.

Certes, c'est fort heureux.
(*Avec curiosité.*)
Vous glissâtes bientôt quelques tendres aveux.
Et...

VALNY.

Moi! que dites-vous? A sa pure innocence
Un amour aussi chaste aurait fait cette offense!
Non, non. Mais vous savez que deux cœurs bien épris,
Sans le secours des mots, se sont bientôt compris.

SELFARE.

C'est cela. Quand d'ailleurs on se prouve qu'on s'aime,
Se le dire n'est pas d'une rigueur extrême.

En sorte donc qu'ici vous vous êtes revus ?

VALNY.

Par un hasard prospère et des plus imprévus :
Je venais implorer, comme à mon ordinaire,
Votre appui généreux....

SELFARE.

Le sort m'est bien contraire,
De n'avoir pas sur vous secondé mes desseins!
Et c'est que près de moi tant de pas étaient vains,
Et ne pouvaient en rien ajouter à mon zèle.
Enfin, pour cette fois, vous avez à la belle
Fait de vos tendres feux un aveu plus direct?

VALNY, avec beaucoup de candeur.

L'amour a malgré moi triomphé du respect.

SELFARE.

C'est toujours là la fin. Et qu'a dit la petite ?
Sa joie a, tout d'abord, pris un masque hypocrite;
Elle a fait la fâchée ?

VALNY.

Eh! mon Dieu! point du tout.
Sans affectation, m'écoutant jusqu'au bout,
Sa naïve bonté m'a même fait entendre
Qu'elle éprouvait sa part d'un sentiment si tendre;
Et, jugeant qu'en ceci vous pourriez nous servir,
A souhaité qu'à vous mon cœur vînt s'en ouvrir.

SELFARE

Qui! moi, donner les mains à vos projets coupables,
Malheureux!...

VALNY.

Et par où sont-ils donc condamnables ?

SELFARE, *avec un mouvement de colère qu'il réprime aussitôt.*

Par où, jeune insensé... Par où !... Mon pauvre ami,
Dans quel songe funeste êtes-vous endormi !
Ouvrez, ouvrez les yeux ; voyez le précipice
Où vous courez au gré d'un imprudent caprice.
Je ne vous parle point de l'hospitalité
Méconnue et trahie avec indignité,
Du mépris des devoirs et de la bienséance :
Je ne suis qu'un ami pour vous plein d'indulgence.
Le mal est fait d'ailleurs ; c'est à le réparer
Qu'il faut donner ses soins, non à le déplorer.

VALNY.

Eh mais ! monsieur....

SELFARE, *l'interrompant*

Eh mais, une fille séduite,
Sous les yeux de sa mère, à sa perte conduite :
Voilà le fait tout simple, en vain on le nîrait ;
Des mots ne feront pas qu'il ne soit ce qu'il est.
Si d'un état décent, de quelque consistance
Vous appuyiez vos vœux en cette circonstance,
Je sais quel est mon siècle, et connais mille gens
Qu'une telle action trouverait indulgens ;
Mais vous êtes sans bien, que voulez-vous qu'on dise ;
Et comment du soupçon sauver votre franchise ?

VALNY, *fièrement.*

Et qui pourrait ici me soupçonner, monsieur ?
Je suis laborieux, jeune ; j'ai de l'honneur,
Quelques talens par qui la fortune sévère,
Après tant de rigueurs, peut m'être moins contraire ;
Et l'on n'ignore point que Laure n'a, d'ailleurs,
Que ses vertus pour dot, comme moi mes malheurs.

SELFARE.

La belle perspective ! Et votre ardeur bizarre,
Sur un trompeur indice elle-même s'égare.
Laure est riche, monsieur, son oncle vient exprès
Par les nœuds de l'hymen fixer ses intérêts ;
Et, cédant à la voix d'une juste tendresse',
Il fait d'un très-gros bien une dot à sa nièce.

VALNY.

Comment, monsieur.... ?

SELFARE, lui donnant la lettre de Boniface.

Lisez, et ne m'en croyez pas.
Eh bien, qu'en pensez-vous ? Est-il un cœur si bas,
Un esprit obscurci de vapeurs si grossières,
Que l'honneur n'éclairât de fâcheuses lumières
Contre le lâche amant dont les funestes feux
Coûteraient de tels biens à l'objet de ses vœux ?
Et que serait-ce enfin si l'infâme avarice
Pouvait d'un tel amour paraître encor complice ?

VALNY.

Ah ! grand Dieu !

SELFARE, avec hypocrisie.

J'aime à voir ce généreux courroux
De l'honneur indigné qui se révolte en vous.
Ah ! je connais trop bien votre âme franche et pure,
Pour ne pas avec vous détester cette injure.
Tous vos torts, je le sais, ne sont que les erreurs
D'un sentiment toujours puissant sur les bons cœurs ;
Et d'odieux projets je vous sais incapable.
Mais dans ses jugemens le monde inexorable,
De sa malignité suivant l'unique loi,
Voudrait-il vous trouver innocent comme moi ?

Ne vous en flattez pas : eh ! qu'est-ce qu'il respecte ?
Malheur à la vertu qui lui devient suspecte !
Votre esprit, vos talens, votre air modeste et doux
Viendraient même à ses yeux déposer contre vous.
En vain prétendrait-on fonder votre innocence
Et sur votre jeunesse et sur votre imprudence ;
Rien : dans la passion, dans ses égaremens,
Il ne verrait jamais que vils raffinemens,
Qu'artifice honteux, qu'indigne perfidie,
Que bassesse de cœur et lâche hypocrisie.

VALNY.

Arrêtez... cher Selfare, ah ! de quel jour affreux
Vous portez la lumière en ce cœur malheureux !
Laure !.... Soyez mon guide et qu'une main amie
M'arrache au désespoir, m'arrache à l'infamie !

SELFARE.

Je partage vos maux, j'en conçois la rigueur.
Si jeune, renoncer au plaisir, au bonheur ;
A la possession d'un objet adorable
Que nos vœux les plus chers trouvaient si favorable !
C'est un effort cruel, et qui déchire un cœur.
Mais d'un si doux espoir le charme séducteur
Dans votre esprit encor n'avait pu, j'imagine,
Jeter une profonde et bien ferme racine,
Puisque c'est aujourd'hui que d'un timide feu
Vous avez seulement fait entendre l'aveu.
Bref, sans ces vains discours, dont votre mal s'irrite,
Où de la probité serait donc le mérite
(Charme heureux par lequel si bien avec autrui,
L'homme surtout encore est si bien avec lui !),
S'il ne fallait donner quelques pénibles gages
Pour mettre un si beau droit parmi nos avantages ?

Votre premier devoir est de vous éloigner.
Quant à vos intérêts, je saurai les soigner :
Mon zèle est tout à vous, et par votre présence
Ne sera pas conduit à plus de diligence.
Mais il vous faut surtout, malgré le cri du cœur,
Détromper cette enfant, et la tirer d'erreur :
Non dans un entretien, épreuve dangereuse ;
Mais par écrit tracé d'une main courageuse,
Qui l'instruise, sans fard, sans vain ménagement,
Que votre esprit abjure un fol égarement.
A ce coup imprévu, le dépit, la colère,
Balançant sa douleur, la rendront moins amère.
L'artifice est nouveau ; mais, par vous-même absous,
Vous sentirez que seul il est digne de vous.

VALNY.

Je sens que j'en mourrai.. N'importe, il faut me rendre,
Puisque c'est le parti qui seul me reste à prendre.
Ah ! que le ciel, pour moi si long-temps sans pitié,
Me conserve du moins votre sage amitié,
Appui toujours constant, guide toujours fidèle,
Quoiqu'à mon cœur, hélas ! aujourd'hui bien cruel !

(Il sort.)

SELFARE, le suivant.

Ah ! je n'ignore pas quelle est votre candeur,
Et que rien à vos yeux n'est plus cher que l'honneur.

SCÈNE VI.

SELFARE, seul.

A quel indigne soin m'a-t-il fallu descendre !
Mais de mon ascendant il n'a pu se défendre.
Je n'en saurais douter, et je sais ce qu'il est.
La belle assurément recevra le poulet ;

C'est là le principal. Pourvu que Boniface
Ne vienne pas avant... L'incident m'embarrasse.
C'est en vain qu'autrefois le père de Valny
De lui, de tous les siens, fut l'ardent ennemi;
Il peut, dans un accès de vertu ridicule,
De protéger le fils se faire un beau scrupule;
Et, bien que tout ici se prépare à mon gré,
S'il paraît une fois, rien n'est plus assuré.

SCÈNE VII.

SELFARE, M. ISIDORE.

M. ISIDORE.

Un homme est là qui crie ainsi que sur la place,
Qui prétend malgré nous...

SELFARE.

Ciel! est-ce Boniface?

M. ISIDORE.

Il se pourrait fort bien...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BONIFACE, PLUSIEURS LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Mais, monsieur...

BONIFACE.

Mais, butord,
Tu n'écoutes donc point? Faut-il crier plus fort?
Je te dis que je suis un ami de ton maître,
Et tu vas voir sa joie en me voyant paraître.
Ce bon, ce cher Selfare! où donc est-il?

SELFARE, s'avançant.

C'est moi.

BONIFACE.

Heim?.. Plaît-il?.. Attendez... Eh! vraiment oui, c'est toi;
Mon œil retrouve ici tes traits et ton visage;
(Mettant la main sur son cœur.)
Mais c'est là que j'en sens le meilleur témoignage.

SELFARE.

Monsieur....

BONIFACE.

Comment? monsieur! Quel ton morne et glacé!
Eh! de ton souvenir suis-je donc effacé?

SELFARE, jouant la surprise.

Quoi? serait-ce?... Eh! vraiment, c'est mon cher Boniface.

BONIFACE.

Allons donc!

SELFARE.

Quel bonheur! Ah! que je vous embrasse!
(Un des laquais entre dans l'appartement des dames.)

BONIFACE.

Fort bien... Mais autrefois tu ne disais pas vous.
Notre amitié parlait un langage plus doux :
Reprenons-le : il serait pour moi trop difficile,
Ayant gardé mon cœur, de réformer mon style.

SELFARE.

(Aux laquais qui sont restés.)
Ah! volontiers... Et vous qu'on aille promptement
De monsieur avec soin ranger l'appartement.
Veillez à tout cela, cher monsieur Isidore;
Lui plaire, c'est à moi plaire bien plus encore.

BONIFACE.

Combien je suis sensible à ces soins délicats !
S'ils me touchent, pourtant ils ne m'étonnent pas.
Ah çà, parlons un peu de ma sœur, de ma nièce :
Vous faites maintenant tout ce qui m'intéresse.

SELFARE.

Tu consultes, mon cher, un homme prévenu :
Ton adorable nièce...

BONIFACE.

Heim ? Quoi ? L'aimerais-tu ?
Ah ! s'il était possible !

SELFARE.

Eh ! comment s'en défendre ?
Qui pourrait froidement et la voir et l'entendre ?

BONIFACE.

Ah ! je verrais par-là couronner tous mes vœux,
Et son bonheur du moins ne serait pas douteux.

SELFARE.

Certes ! s'il ne fallait que d'une ardeur sincère
Faire ses plus doux soins de l'aimer, de lui plaire,
Jamais on n'eût connu plus de félicité.

BONIFACE.

Tu seras mon neveu, c'est un point arrêté !

SELFARE.

Sans doute avec le temps...

BONIFACE.

Du temps !... Non, tout de suite :
Ma règle en toute chose est qu'il faut aller vite.

SELFARE.

J'entends ces dames.

BONIFACE.

Bon.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE, LAURE, LE LAQUAIS qui fait voir Boniface aux dames; après quoi il se retire.

LA BARONNE.

Mon frère !... est-ce bien vous ?

BONIFACE.

Moi-même; mais d'abord, ma chère, embrassons-nous.
(Bas à Selfare.)
Bonne Victoire !... hélas! elle est un peu vieillie.
(A la baronne, montrant Laure.)
Est-ce là votre fille ?... Elle est ma foi jolie!
(A Laure.)
Embrassons-nous aussi.

LAURE, faisant la révérence.

Monsieur...

BONIFACE.

Laissez ce ton.
Que diable! appelez-moi votre oncle, sans façon.

LAURE, à part.

Il est bien brusque.

BONIFACE.

Ah ça, l'on vous a dit, la belle,
Que vous perdiez bientôt le nom de demoiselle,

Et vous m'en voulez bien d'un aussi mauvais tour ?
Heim ?

SELFARE, à la Baronne.

J'ai parlé.

LA BARONNE.

Fort bien.

SELFARE.

Il goûte mon amour.

BONIFACE, à Laure.

Dans l'hymen cependant, si doux en apparence,
Tout n'est pas aussi gai qu'à votre âge on le pense.
Au reste, avec l'époux que vous devez avoir,
Vous n'y verrez, j'espère, aucun fâcheux devoir :
Il est de fort bon air, aimable, riche, sage,
Jeune encor, ventrebleu ! car il n'a pas mon âge.

LAURE, à part.

Là ! voyez la jeunesse !

BONIFACE.

Et cet époux chéri
Est ici, devant vous, c'est mon meilleur ami.

LAURE.

Ciel !

LA BARONNE.

Contenez-vous donc.

SELFARE.

Ah ! tant de confiance
Met le comble à mes vœux, à ma reconnaissance ;
Et rien, rien de mes soins n'arrêterait l'ardeur,
Pour que l'aimable Laure y trouvât le bonheur.

BONIFACE.

Elle ne répond rien !

LA BARONNE.

Eh ! bon Dieu ! mon cher frère,
N'est-ce point, en ce cas, parler que de se taire ?

LAURE, *s'avançant vivement.*

Mon cher oncle...

LA BARONNE.

Paix ! paix !

BONIFACE.

Oui, je sais que chez vous
Vous avez des façons dont on rit fort chez nous ;
Mais je n'y blâme rien : liberté toute entière,
Et j'aime que chacun agisse à sa manière.
Nous nous entendons bien, c'est assez en deux mots.

SELFARE.

Ne comptes-tu pas prendre un moment de repos ?

BONIFACE.

Oui, parbleu ! conduis-moi. S'il faut que je le dise,
Je ne vous croyais pas tant d'âme, de franchise.
On daube en maint endroit sur ce pauvre Paris ;
Mais je vois qu'en total chacun y vaut son prix.
(*Voyant que Selfare est resté pour saluer les dames.*)
Viens... Qu'est-ce ? des façons ? Serait-ce encor la mode ?
C'est fort gai, je l'avoue, et surtout fort commode.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LAURE.

LAURE.

Ah ! ma mère !

LA BARONNE.

Ma fille, écoutez la raison :

Les plaintes désormais ne sont plus de saison.
Comme vous prévenue, et plus passionnée,
Je fus ainsi que vous contrainte à l'hyménée;
Feu votre père et moi, jamais sur aucun point
L'on ne nous vit d'accord... et je n'en mourus point.

LAURE, *à part.*

Mais lui...

LA BARONNE.

Soumettez-vous, imitez votre mère.

LAURE.

Ah! je sens que plutôt j'imiterai mon père.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. D'ISTELLE, JOSEPH.

JOSEPH.

Oui, M. de Selfare est souvent en ces lieux;
Mais madame au salon serait peut-être mieux....

Mme. D'ISTELLE.

Point du tout; c'est ici que je prétends l'attendre.

JOSEPH.

Je vais donc, sur-le-champ, lui dire de s'y rendre.

Mme. D'ISTELLE.

Vous savez qui je suis?

JOSEPH.

J'ai cet honneur, je croi :
Madame d'Istelle?

Mme. D'ISTELLE.

Oui, fort bien. Mais dites-moi :
N'est-ce pas près d'ici qu'il a logé deux dames
Qu'on dit?....

JOSEPH.

Voici leur porte.

Mme. D'ISTELLE.

Ah!.. quelles sont ces femmes?

JOSEPH.

Elles sont de province, et, si j'en crois mon goût,
Très-dignes de respect, l'une d'elles surtout.

Mme. D'ISTELLE, avec curiosité.

Et quelle est celle-là ? Comment se nomme-t-elle ?
A-t-elle de l'esprit ? Est-elle jeune, belle ?

JOSEPH.

Pour répondre par ordre, elle est noble, dit-on :
De baronne d'Orvant elle porte le nom ;
Mais, bien qu'un nom si beau la doive rendre illustre,
C'est son esprit surtout qui lui donne du lustre :
Elle sait lire, écrire ; elle fait des romans.

Mme. D'ISTELLE.

Ah! bon Dieu!

JOSEPH.

Pour son âge, inscrivez cinquante ans ;
Et quant à sa beauté... ma langue est trop sensée
Pour aller là-dessus divulguer ma pensée :
De mes maîtres jamais je ne parle qu'en bien :
Madame, permettra que je n'en dise rien.

Mme. D'ISTELLE.

J'entends, j'entends : Et l'autre ?

JOSEPH.

On n'en peut trop rien dire :
C'est une enfant.

Mme. D'ISTELLE.

(A part.)

Vraiment ?.... On a donc voulu rire,
Et voir jusqu'où mon cœur de ce coup triomphant...
Quel âge toutefois peut avoir cette enfant ?

JOSEPH.

Ah ! par-là tout-à-fait de l'autre elle diffère ;
Et c'est peu surprenant, vu que l'autre est sa mère.

Mme. D'ISTELLE.

Le fat !

JOSEPH, continuant.

Quinze ou seize ans, voilà, je crois, son lot.

Mme. D'ISTELLE, avec un peu de saisissement.

Seize ans !

JOSEPH.

Douce, jolie, adorable en un mot.

Mme. D'ISTELLE.

Fort bien. Et votre maître a pour elle..

JOSEPH.

Ah ! madame,
Tous les soins, les égards que son sexe réclame.

Mme. D'ISTELLE, à part.

Traître !

JOSEPH.

Madame sait combien il est poli.

Mme. D'ISTELLE.

Oui, oui... Mais cette fille...

JOSEPH.

Eh ! vraiment, la voici.

Mme. D'ISTELLE.

Comment, c'est ?...

JOSEPH.

(A part.)

Oui, madame. - Il me chasse, et d'office,
De tout mon cœur ainsi, moi, je lui rends service.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAURE.

Mme. D'ISTELLE, à part.

Quel air provincial ! Et ce sot qui prétend
(A Laure.)
Qu'elle est jolie encor. — Bonjour, ma belle enfant.

LAURE.

Madame....

Mme. D'ISTELLE.

Mon abord vous étonne peut-être ?
Mais de cette maison j'attends ici le maître.

LAURE.

Madame pour cela serait mieux au salon.

Mme. D'ISTELLE.

Oui, mais il est ici bien plus souvent, dit-on.
(A part.) (Haut.)
Je ne la puis souffrir. — Qu'en pensez-vous, ma chère ?
Est-il vrai que ce lieu semble si fort lui plaire ?

LAURE.

Hélas ! cela peut être.

Mme D'ISTELLE, à part.

Hélas ! est curieux.
(Haut.)
C'est, au fait, un motif pour lui bien précieux,
Que le plaisir d'y voir une aimable personne
Comme mademoiselle. Hein ?

LAURE, faisant une grande révérence.

Madame est bien bonne.

Mme D'ISTELLE, à part.

(Haut.)
C'est à n'y pas tenir ! — Oui le triomphe est doux ;
Mais vous êtes bien jeune ; et...

LAURE.

Pas trop, entre nous :
J'ai dix-sept ans passés.

Mme. D'ISTELLE.

Vraiment, c'est à merveille !
En sorte maintenant que vous vous croyez vieille?

LAURE.

Non pas ; mais....

Mme. D'ISTELLE.

Mais de moi sachez qu'à dix-sept ans
Le cœur souvent s'égare en ses vœux imprudens;
Que selon la raison rarement il décide,
Et qu'il est dangereux de le prendre pour guide.

LAURE.

C'est pourtant naturel.

Mme. D'ISTELLE.

Naturel, oui, fort bien.
Toutefois à personne on ne doit nuire en rien :
Or, cette passion serait-elle sans crime,
Dont l'objet briserait un lien légitime,
Et, dans ses soins pour nous, ferait peut-être ailleurs
Éprouver des tourmens et répandre des pleurs ?

LAURE.

Ciel ! Mais je ne crois pas...

Mme. D'ISTELLE.

Eh ! voilà de votre âge
Quelle est toujours l'excuse et toujours le langage :
C'est ce que je vous dis : on s'enflamme d'abord ;
Au penchant de son cœur on cède sans effort.
Et si je vous montrais que celui dont votre âme
Trouve les soins si doux, n'est qu'un traître, un infâme

Qui vient impudemment vous offrir aujourd'hui
Un cœur, le bien d'une autre, et qui n'estplus à lui?

LAURE.

Permettez, permettez, entendons-nous; de grâce,
Aux doubles sens ici n'allons pas donner place.
J'ai mes raisons. De qui parlez-vous, s'il vous plaît?

Mme. D'ISTELLE.

De l'homme qui vous marque un si tendre intérêt,
Et dont vous écoutez, d'un cœur sans défiance,
Les soupirs et les vœux avec tant d'indulgence.

LAURE.

Ce n'est pas encor là le désigner.

Mme. D'ISTELLE.

Non?

LAURE.

Non:
Et, tenez, sans détour, dites plutôt son nom.

Mme. D'ISTELLE.

Votre ingénuité dans ces mots se déclare:
S'il faut le nommer donc, c'est M. de Selfare.

LAURE, avec joie.

Ah!

Mme. D'ISTELLE.

Car il vous dit bien qu'il vous aime?

LAURE.

Oui vraiment.

Mme. D'ISTELLE.

Sachez donc.....

JOSEPH, à part.

Nous touchons à l'éclaircissement.

Mme. D'ISTELLE.

Sachez qu'avec cet air, cette douce apparence
De zèle, d'amitié, d'aimable prévenance,

C'est un fourbe, un ingrat, un lâche, un homme faux.

JOSEPH, à part.

Tous les vices enfin, d'ailleurs point de défauts.

LAURE.

Comment, comment, parlez.

Mme. D'ISTELLE, faisant voir un papier.

Voyez cette promesse,
En quels termes lui-même engage sa tendresse.
On devrait se fier à semblable garant;
Eh bien, il le trahit.

LAURE.

C'est charmant, c'est charmant.

Mme. D'ISTELLE.

Osez-vous à mes yeux ainsi, mademoiselle?....

LAURE.

(Haut à elle-même.)

Vous ne m'entendez pas. — Cher Valny!....

Mme. D'ISTELLE, à part.

Que dit-elle?

LAURE, à Mme. d'Istelle.

Bien loin que vos tourmens fassent ma joie ici,
Je vous plains.

Mme. D'ISTELLE.

Dites-moi : vous parlez de Valny :
Que peut signifier?...

LAURE.

Ah! c'est une autre affaire
Qui me regarde seule, et vous est étrangère.
Vous ne connaissez pas Valny.

Mme. D'ISTELLE.

Pardonnez-moi.

LAURE.

Ciel! auriez-vous aussi quelque droit sur sa foi?

Mme. D'ISTELLE.

Non, non, rassurez-vous, chère petite amie.
Mais, vous, vous l'aimez donc? Répondez, je vous prie.

LAURE.

Ah! madame!

Mme. D'ISTELLE.

J'entends. Ma chère, embrassons-nous.
Je connais ce jeune homme, il est digne de vous;
Et je veux, à tout prix, couronner votre attente.
(A part.)
Pauvre enfant. C'est qu'au fait elle est vraiment charmante!
Tant de naïveté, de grâce, de candeur!...
(Haut.)
Je vous aime, ma chère, et du fond de mon cœur.

LAURE.

Moi de même, madame. Ah! M. de Selfare
Abjurera sans doute un sentiment bizarre;
Car, sans parler ici de son manque de foi,
Vous êtes plus aimable et plus belle que moi.

Mme. D'ISTELLE.

Bonne petite!

JOSEPH, à part.

Hélas! ce que c'est que s'entendre!
A la raison toujours on finit par se rendre.

LAURE.

Mais venez : à ma mère il nous faut à l'instant,
Faire part, s'il vous plaît, de cet acte important :
Il faut, à ses regards démasquant le parjure,
La rendre, ainsi que moi, sensible à votre injure.

Mme. D'ISTELLE.

Il n'est pas nécessaire ; et faire un tel éclat....

LAURE.

Pas nécessaire, ô Dieu ! de confondre un ingrat,
Un cruel qui me veut ravir à ce que j'aime !
Valny mourrait, madame... Ah! je mourrais moi-même.
L'honneur, l'humanité, tout vous en fait la loi.

Mme. D'ISTELLE.

J'y vais donc, mais pour vous, ma chère, et non pour moi :
Je n'ai contre l'ingrat ni dépit ni colère.

(Elles sortent.)

JOSEPH, à part.

Il lui faudra de l'art pour se tirer d'affaire.

SCÈNE III.

SELFARE, M. ISIDORE, JOSEPH.

SELFARE.

N'est-ce point une erreur ? vos yeux ont-ils bien vu ?...

M. ISIDORE.

Sa voiture, ses gens, tout cela m'est connu :
Je ne me trompe point, soyez sûr que c'est elle.

SELFARE, à Joseph.

Avez-vous en ces lieux vu madame d'Istelle ?

JOSEPH.

Oui, depuis près d'une heure elle est dans la maison.

SELFARE.

Mais où donc, s'il vous plaît ? je quitte le salon
Et je n'ai point trouvé.....

JOSEPH.

J'ai voulu l'y conduire ;
Mon zèle m'a paru lui déplaire et me nuire :
A vous attendre ici la voyant persister,
J'ai cru de mon devoir de ne pas insister.

SELFARE.

Mais je la cherche ici, sans la voir davantage.

JOSEPH.

Elle est là.

SELFARE.

Comment, là ?

JOSEPH.

Chez ces dames.

SELFARE.

J'enrage.
Elle est chez la baronne ?

JOSEPH.

Oui, monsieur, justement.
Quelqu'un étant sorti de cet appartement,
Madame s'avança : c'était la jeune Laure.
Alors de converser ; mais sur quoi ? je l'ignore ;
Car de mon naturel, je suis très-circonspect ;
Et je m'étais d'abord éloigné par respect,
Comme je fais toujours. Pourtant, de les entendre,
Je n'ai pu, je l'avoue à tel point me défendre,
Que de leur entretien quelque mot échappé,
En dépit de mes soins, parfois ne m'ait frappé.
Ainsi, j'ai bien compris que madame d'Istelle
Prévenait sur quelqu'un la jeune demoiselle ;
Qu'elle lui faisait voir je ne sais quel contrat
Souscrit par ce quelqu'un qu'elle nommait ingrat,
Lâche, fourbe, perfide et menteur détestable,
Cœur faux....

SELFARE.

Après, après...

JOSEPH.

De l'air le plus aimable,
S'embrassant toutes deux, ells ont disparu;
De manière qu'après je n'ai rien entendu.

SELFARE.

Promesse détestable, et maudite faiblesse!...
(Avec emportement.)
Vous deviez l'annoncer.

JOSEPH.

Quoi, monsieur, la promesse?

SELFARE.

Imbécile! Sortez.

JOSEPH, à part, en sortant.

Je le maintiens heureux,
Si c'est lui qui par-là rit le plus de nous deux.

SCÈNE IV.

SELFARE, M. ISIDORE.

SELFARE.

A quels cris, quels éclats faut-il que je m'apprête!
Et quel orage affreux gronde ici sur ma tête!

M. ISIDORE.

S'il ne peut s'éviter, voyez-le sans effroi:
Tout péril s'amoindrit regardé de sang-froid.
La baronne est pour vous, quoi qu'on lui puisse dire,
Et Laure est de tout point soumise à son empire:
Reste donc l'oncle: eh bien, l'art est de tout régler
Pour que la veuve ici ne lui puisse parler,
Ou ne lui parle au moins qu'après que votre adresse
Aura su de ses mains retirer la promesse.

Elle l'a justement ; tout sourit à vos vœux,
Et c'est pour vous du sort le coup le plus heureux.
Au jeu des fonds publics un calcul téméraire
Vous a fait hasarder votre fortune entière,
Et votre seul recours est qu'un nouvel effort
Sollicite pour vous l'inconstance du sort.
Ne ménagez donc rien : la politesse est belle,
Mais la nécessité doit parler plus haut qu'elle.

SELFARE.

Je n'ai point d'autre avis. Oui, que l'une toujours
Règle nos actions, mais l'autre nos discours.
Vous savez, ce matin, quelles étaient mes vues,
Ignorant cependant des pertes imprévues.
Donnez-moi le papier qu'en échange du mien
Sa main m'avait signé.

M. ISIDORE, le prenant dans un meuble.

Le voici.

SELFARE.

C'est fort bien :
Il faut, à tout hasard, l'avoir d'abord en poche.
Je ne me trompe pas ; c'est elle qui s'approche.
Voici l'instant fatal, et vous allez juger
Si je me déconcerte à l'aspect du danger.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme. D'ISTELLE.

(Grande cérémonie.)

SELFARE.

Quoi, madame, c'est vous ?

Mme. D'ISTELLE.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

SELFARE.

Et d'où me peut venir cette faveur extrême?
Par quel heureux hasard...?

Mme. D'ISTELLE.

Heureux?... Dans tous les cas,
Ce n'est point le hasard qui guide ici mes pas.
J'y viens exprès, monsieur.

SELFARE.

Ah! s'il est véritable,
J'en trouve mon destin d'autant plus favorable.
Combien je suis touché!

Mme. D'ISTELLE, à part.

Le fourbe!

SELFARE, bas à M. Isidore.

Entendez-vous?
Que le courroux la gagne, et je la tiens à nous.

Mme. D'ISTELLE.

On a des jours heureux : deux dames que je quitte
N'ont pas moins pris que vous de part à ma visite.

SELFARE.

Ah! Ah! vous avez vu...?

Mme. D'ISTELLE.

Ce que je soupçonnais;
Et j'en rend grâce au ciel : enfin je vous connais.

SELFARE, bas à M. Isidore.

(A Mme. d'Istelle.)

Voyez comme elle vient.—Je n'entends point, je pense..

Mme. D'ISTELLE.

Allons, vous faites tort à votre intelligence.

SELFARE, vivement.

Voilà la votreaussi ; car il semble vraiment
Que j'aie eu de ceci quelque pressentiment :
La voilà : le dédit serait considérable
Qui pourrait aujourd'hui la rendre rachetable :
Jugez-moi : si le joug vous en semble odieux,
Ma main va, dans l'instant, l'annuler à vos yeux.
L'intérêt dans mon cœur n'a jamais trouvé place :
Ayez seule des torts, seule des droits....

(Il se met en devoir de déchirer le papier.)

Mme. D'ISTELLE, l'arrêtant.

De grâce,
Je ne prétends non plus, monsieur, vous rien devoir.

(Elle va aussi pour déchirer sa promesse.)

SELFARE, déchirant.

Allons donc! Eh! jamais l'eussé-je fait valoir?

Mme. D'ISTELLE.

Et moi!...

SELFARE, à M. Isidore.

Nous y voilà! nous y voilà!

Mme. D'ISTELLE, se ravisant.

Que fais-je?

SELFARE, vivement.

Eh!....

Mme. D'ISTELLE.

Ne donné-je pas ici dans quelque piége?

SELFARE, troublé.

Un piége!

Mme. D'ISTELLE.

Oui, malgré vous, je le lis dans vos yeux;
Et pour tant de dépit vous étiez trop joyeux.

SELFARE.

Moi?

Mme. D'ISTELLE.

Vous : le sentiment quelquefois nous entraîne.

SELFARE, au désespoir.

Lorsque, désespéré d'une pareille scène,
J'éprouvais au contraire....

Mme. D'ISTELLE.

Eh bien, oublions-la,
Et qu'entre nous, monsieur, tout en demeure là.
Reprenez vos esprits; je reprends ma promesse :
Pour la vôtre, comptez sur ma délicatesse.

SELFARE, à M. Isidore.

Je suis assassiné, joué comme un enfant!

M. ISIDORE, à part.

Et puis, rusez avec une femme à présent!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONIFACE.

BONIFACE, à Selfare.

Enfin, je suis remis....

SELFARE, à M. Isidore.

Juste ciel! Boniface!

BONIFACE, continuant.

Et tout à toi, mon cher.

SELFARE, à M. Isidore.

Voilà le coup de grâce.

Mme. D'ISTELLE.

Quel est monsieur ?

SELFARE, vivement.

Monsieur ne vous est pas connu.

(Avec un feint embarras.)

Mais pour le recevoir, me voici retenu :
Allez-vous sortir seule ?

Mme. D'ISTELLE.

Ah ! fort bien, je vous jure.

M. ISIDORE.

Je vais donc de madame appeler la voiture.

SELFARE.

(A Mme. d'Istelle.)

Oui, mon cher Isidore, oui, c'est cela. — Pardon.

(A M. Isidore.)

Dépêchez, dépêchez.

Mme. D'ISTELLE.

Eh non, monsieur, eh non !
Pas tant d'empressement. Vraiment je vous admire.
Peut-être ai-je à monsieur aussi deux mots à dire.

BONIFACE.

A moi, madame ?

Mme. D'ISTELLE.

A vous, et cet air étranger
M'annonce....

M. ISIDORE, à Selfare.

C'en est fait, il faut vous arranger :
Vous perdre est son plaisir.

Mme. D'ISTELLE.

En un mot, je soupçonne
Que vous êtes parent d'une jeune personne
Qui loge en cet hôtel; le cœur le plus aimant....
Et qui, si c'est bien vous, vous chérit tendrement.

M. ISIDORE, bas à Selfare.

Nous y voilà!

BONIFACE.

Parbleu! madame, c'est ma nièce.
Et j'ai pour elle aussi la plus vive tendresse.

Mme. D'ISTELLE.

C'est bien cela, monsieur : je vois qu'avec raison
Elle suppose en vous un homme juste, bon.
C'est qu'à tous ses attraits qu'il semble qu'elle ignore,
Elle joint cent vertus plus aimables encore.

BONIFACE.

Et moi qui la marie, à toutes ces vertus
J'ajoute un supplément de deux cents mille écus.

Mme. D'ISTELLE.

Ah! ah!

M. ISIDORE, à part.

Maudit bavard!

BONIFACE.

Cela ne peut pas nuire.

Mme. D'ISTELLE, lentement.

Non, mais sur certain fait, cela sert à m'instruire :
Je ne suis plus surprise. Or, apprenez, monsieur,
Que du feu le plus pur Laure brûle en son cœur.

BONIFACE.

Je le sais.

Mme. D'ISTELLE.

Vous ? non, non.

BONIFACE.

Je vous demande excuse,
Je le sais.

Mme. D'ISTELLE.

Non, vous dis-je, et votre esprit s'abuse.

BONIFACE, à Selfare.

Madame en veut savoir là-dessus plus que nous :
C'est plaisant.

SELFARE, riant d'un rire forcé.

(à part.)

Très-plaisant... Bourreau !

M. ISIDORE, bas à Selfare.

Contraignez-vous.

Mme. D'ISTELLE, à Boniface.

De qui donc, selon vous, monsieur, est-elle éprise ?

BONIFACE.

Éprise est un peu fort, s'il faut que je le dise.
Je conçois qu'un penchant détermine son goût....

Mme. D'ISTELLE.

Un penchant !.... un penchant n'exprime rien du tout.
Elle brûle, languit, meurt.... Sans vous faire offense,
Mon avis là-dessus vaut le vôtre, je pense.

BONIFACE.

Ah ! cent fois mieux sans doute. Elle meurt donc.

Mme. D'ISTELLE.

Fort bien ;
Mais pour qui ?

BONIFACE.

Parbleu ! Pour....

Mme. D'ISTELLE.

Eh ! vous n'en savez rien.
Moi, j'en suis informée, et je vais vous l'apprendre :
C'est pour un beau jeune homme aimable, doux et tendre,
Et qui lui convient mieux que le fade aspirant
Pour qui vous supposiez qu'elle avait du penchant.

BONIFACE.

Un jeune homme ! est-il vrai ?.. D'une feinte innocence
Elle aurait à ce point trompé ma confiance !
M'avoir laissé parler, m'engager ; et pourquoi ?...
Morbleu ! Je n'ai qu'un mot, qu'une parole, moi ;
Et l'on ne dira pas que, par un sot caprice,
Je souffre qu'un enfant à son gré la fléchisse,
J'ai conclu ; maintenant elle doit obéir :
Et je l'y contraindrai, fût-ce pour la punir
De m'avoir, sans motif, abusé de la sorte.

Mme. D'ISTELLE.

Ah ! la punition, monsieur, serait trop forte.
A son âge, à son sexe on doit moins de rigueur.
Elle n'a point parlé, peut-être par pudeur,
Par respect, pauvre enfant ! par crainte de déplaire,
Ne méritant d'ailleurs ni blâme, ni colère ;
Car je ne suis par elle autorisée en rien :
Je parle ici d'office, et par amour du bien.

SELFARE, à part.

La bonne âme !

BONIFACE.

Et dit-on enfin comment se nomme
Cet amant si chéri, ce merveilleux jeune homme ?

Mme. D'ISTELLE.

Il se nomme Valny.

BONIFACE.

Comment ! Valny, comment !

Mme. D'ISTELLE.

Oui, Valny de Septeuil.

BONIFACE.

Dieu ! serait-ce un parent
De ce dur tracassier, de cet homme implacable
Dans son injuste haine envers nous si coupable !

SELFARE.

Son fils, mon cher ami, son fils.

BONIFACE.

Par la corbleu !
L'impudente à ce point me respecterait peu !
Et son indigne amour trahissant ma colère,
Me serait dans son choix si hautement contraire !
Morbleu ! j'en doute encor; car si je le croyais,
Sans pitié, voyez-vous, je la renoncerais,
Et chercherais ailleurs quelque âme plus fidèle
Qui payât mes bienfaits d'un véritable zèle.

SELFARE.

Certes, tu n'userais que d'un juste pouvoir....
Mais c'est peut-être à tort que madame a cru voir...,

Mme. D'ISTELLE.

Non, non, j'ai fort bien vu : d'une tendresse extrême
Laure chérit Valny qu'elle enflamme de même.
Les griefs surannés objectés par monsieur....

SELFARE.

Ah ! le temps n'en a pu diminuer l'horreur !

Et si du vieux Septeuil vous saviez la conduite,
Combien d'affreux chagrins en ont marqué la suite,
Vous-même....

BONIFACE.

Je ne puis les oublier jamais,
Non plus que tu ne peux oublier ses bienfaits.

Mme. D'ISTELLE.

La sagesse elle-même en ce discours éclate.

BONIFACE.

Vous comprenez qu'enfin j'ai raison, je m'en flatte.

Mme. D'ISTELLE.

Oui, pour ce qu'aux bienfaits on doit de souvenir,
Un bon cœur d'un tel nœud ne sait point s'affranchir.
Certes, d'un bienfaiteur la mémoire chérie
Jusque sur ses enfans doit être poursuivie;
Mais la haine, monsieur, n'a pas le même droit:
Il la faut resserrer dans un champ plus étroit.
Peut-il être des torts que le trépas n'efface?
Le vieux Septeuil n'est plus, son fils doit trouver grâce.

BONIFACE.

Il est mort?

Mme. D'ISTELLE.

Dans l'exil il a fini ses jours.

SELFARE.

Laissant son fils sans bien, sans état, sans secours.

Mme. D'ISTELLE.

Par la compassion l'apostille est dictée.
Oui, mais son infortune est-elle méritée?
Mais le pauvre Valny, pour dompter le malheur,
N'a-t-il pas des vertus, des talens, de l'honneur?
Mille gens sont gourmés et fiers de leur partage,
Qui n'ont pas la moitié d'un si bel héritage.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA BARONNE, LAURE.

BONIFACE.

Ah ! les voici. Parbleu ! venez donc, s'il vous plaît,
Ce qu'on m'apprend ici me charme tout-à-fait.

LA BARONNE.

Comment ?...

LAURE, à part.

Le cœur me bat.

BONIFACE, à Laure.

Réponds, impertinente :

(A la Baronne.)

Et vous, guide parfait, directrice prudente,
C'est vous qui dans l'erreur me tenant affermi,
Me faites abuser mon plus fidèle ami !
Lui donner un espoir....

SELFARE.

Eh ! mon cher Boniface,
Que je ne sois pour rien en tout ceci, de grâce !
Il se peut, j'en conviens, qu'en ses ressentimens,
Ton cœur trouve matière à ces emportemens ;
Mais me faire entre vous un sujet de querelle !
J'en serais désolé.

LA BARONNE, à Laure.

Voilà, mademoiselle,
Ce que produit déjà votre indiscrétion.

BONIFACE.

Se permettre, à son âge, une inclination !

Mme. D'ISTELLE.

Quel crime !

BONIFACE.

Et pour le fils du seul homme peut-être
Contre lequel la haine en mon cœur ait pu naître !
De moi jugez par-là combien elle fait cas.
Enfin donc, l'aimez-vous, ou ne l'aimez-vous pas ?

Mme. D'ISTELLE, très-vivement.

Vous l'aimez, vous l'aimez : n'allez pas, par faiblesse,
Trahir de votre cœur l'innocente tendresse ;
Et monsieur est trop juste, et trop sage, et trop bon,
Pour ne vous point donner un généreux pardon.
(A Boniface.)
En vain affectez-vous cet air grave et sévère,
Je vous estime trop pour croire le contraire,
Et je vous ai jugé dès le premier instant.
Oui, vous pardonnerez à cette chère enfant ;
Vous ferez son bonheur et celui d'un jeune homme
Que pour sa probité, son mérite, on renomme,
C'est un parti sensé, noble, digne de vous,
Et non un implacable et bizarre courroux.

BONIFACE.

Laissez-moi, s'il vous plaît ; c'est prendre trop de peine :
Je sais à qui je dois ma tendresse ou ma haine.

Mme. D'ISTELLE, voyant entrer Valny.

Ah !... nous allons savoir à qui croire des deux.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALNY.

Mme. D'ISTELLE, à Valny.

Approchez.

LAURE, à part.

Ciel !

SELFARE, de même.

C'est lui !

Mme. D'ISTELLE.

Le hasard est heureux.

BONIFACE.

Quel est donc ce jeune homme ?

Mme. D'ISTELLE.

Et vraiment, c'est lui-même !

BONIFACE.

Qui, lui ?

Mme. D'ISTELLE.

Valny.

BONIFACE.

Valny !

Mme. D'ISTELLE.

Ma joie en est extrême.

(A Valny.)

Monsieur que vous voyez, de Laure est le parent,
Digne homme, quoiqu'au fond un peu récalcitrant.
Je viens de lui parler ; il sait votre tendresse,
Et ne veut point de vous pour sa charmante nièce.
Prouvez-lui qu'il a tort, qu'il vous doit son aveu,
Et qu'il ne peut trouver un plus digne neveu.

(A Selfare.)

Je suis bien méchante, heim ?

BONIFACE, à Valny.

Monsieur, s'il faut le dire,
La démarche est étrange, et certes je l'admire.
Mettez-vous en oubli, dans vos séductions,
Les torts de votre père et nos divisions ?

VALNY, avec dignité.

Mon père est mort, monsieur, respectez la nature :
A l'oreille d'un fils épargnez-lui l'injure.
Quant aux séductions qu'ici vous m'imputez,
Le hasard a tout fait, et non mes volontés.
Et quel autre à ma place eût été moins coupable ?
Ma faute toutefois n'est pas irréparable,
Et je ne viens ici que pour la réparer.

BONIFACE.

Comment cela, monsieur ?

VALNY.

Je venais déclarer
A l'objet d'un amour trop fidèle et trop tendre,
Qu'à posséder son cœur je cesse de prétendre,
Et d'un devoir cruel lui rappelant la loi,
Moi-même l'engager à reprendre sa foi.

BONIFACE.

Ah !... mais ce sont des mots, et l'on peut se permettre
De douter...

VALNY, lui présentant une lettre.

J'y consens ; mais lisez cette lettre :
Je venais, sans compter vous trouver en ce lieu,
La lui rendre, et lui dire un éternel adieu.

LAURE, à part.

Juste ciel !

SELFARE, à part.

Et je vois jusqu'à mon stratagème,
Par un destin maudit, tourner contre moi-même !

BONIFACE, à Laure.

Tenez, lisez, lisez, cela s'adresse à vous.

LAURE.

Je tremble.

Mme. D'ISTELLE.

Allons, courage !

LAURE, lisant.

« Au gré d'un sort jaloux,
» A mon bonheur toujours contraire,
» Jeune Laure, il faut de vous plaire,
» Quitter l'espoir trop flateur et trop doux.
» Il faut qu'à vous aimer mon cœur même renonce.
» Arrêt cruel et douloureux !
» Mais l'honneur, hélas ! le prononce.
» L'honneur du tendre amour condamne en moi les feux!
» D'un parent généreux la bonté vous appelle
» A des destins brillans, et qui vous étaient dus.
» Moi, je ne possédais qu'un cœur pur et fidèle
» Pour vous aimer et chérir vos vertus.
» Adieu, Laure... Pour moi le ciel est bien sévère ;
» Mais qu'il vous donne le bonheur,
» Et je sens encor que mon cœur,
» Le peut bénir de sa colère. »

(Elle se jette dans les bras de Mme. d'Istelle.)

Ah ! madame !

BONIFACE.

Hom !

VALNY, à Boniface.

Voilà, sans art et sans apprêt,
Et mes séductions et leur terme secret.
Puissiez-vous, imitant ma pénible victoire,
De mon père du moins épargner la mémoire !

(à Boniface.)

Laure... Mademoiselle... Hélas !.. Adieu, monsieur.

(Il sort vivement.)

LAURE, toujours dans les bras de Mme. d'Istelle.

Ah !...

BONIFACE, à part.

(Passant son mouchoir sur ses yeux.)

C'est... je sens....... Sortons.

(Il sort.)

Mme. D'ISTELLE, à Laure.

Le trait est dans son cœur :
Secondez-en l'effet par un peu de courage ;
Parlez, priez, pleurez, vous aurez l'avantage.

(A Selfare, après un temps.)

Leurs larmes, leur douleur, leur touchante vertu
Ont blessé votre cœur, et ne l'ont point ému.
Vous n'épargnerez rien pour leur être contraire ;
Mais je serai, monsieur, leur ange tutélaire,
Et quand, dans le secret armant votre courroux,
Vous veillerez sur eux, je veillerai sur vous.

(Il lui présente la main pour la reconduire.)

Adieu. Demeurez donc ; il n'est pas nécessaire.
Eh bon dieu ! c'est ici que vous avez affaire.

(A Laure.)

A tantôt, mon enfant.

LA BARONNE, pleurant.

Quel trait ! en vérité....
Je donnerais beaucoup pour l'avoir inventé.

(Elle sort.

SCÈNE IX.

SELFARE, M. ISIDORE.

SELFARE.

Ah ! respirons enfin ! Est-il pareil supplice
A celui que m'a fait endurer sa malice ?

D'un sang-froid plus cruel peut-on avec plus d'art
Au cœur de sa victime enfoncer le poignard ,
Jouir de ses tourmens , prolonger sa souffrance ?
C'en est fait, je vois trop qu'il n'est plus d'espérance :
Eh bien ! cédons au sort, et , sans nous affliger,
Voyons si tout du moins nous pourrons nous venger.

M. ISIDORE.

Ce n'est pas mon avis : la vengeance est stérile ;
Cherchons quelque recours moins triste et plus utile.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SELFARE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Oui, mon frère est touché d'un si beau dévoûment;
Je l'étais comme lui, j'en conviens franchement.
Aux vertus par ce trait justement supposées,
Si les mœurs de Valny sont pourtant opposées...

SELFARE.

Je ne dis point cela.

LA BARONNE.

Non, mais le niez-vous?
Votre intérêt pour lui parle un peu contre nous :
Vous devez toutefois...

SELFARE.

Et le puis-je, madame?
Oui, la sainte amitié sans doute le réclame;
Mais la reconnaissance... Ah! ne me pressez pas.
Que n'ai-je su cacher l'indiscret embarras?...
Vous ne l'eussiez point vu, par ma sotte franchise
Si la feinte une fois eût pu m'être permise,
Et si, possédant mieux l'art des déguisemens,
J'eusse pu devant vous masquer mes sentimens.

LA BARONNE.

C'est une vertu rare, et digne qu'on l'admire.
Mais vous dites beaucoup, en ne voulant rien dire

(S'apprêtant à sortir.)

Je vais trouver mon frère, et l'engager un peu
A calmer son beau zèle, à tempérer son feu.
Il est vif, il est prompt, comme vous pouvez l'être ;
Et les bons cœurs par-là se font toujours connaître.

SELFARE, la retenant.

Sans retour près de lui je suis enfin perdu.

LA BARONNE.

Non, et pour vous d'abord il était prévenu ;
Mais de ces jeunes gens la flamme mutuelle
Aurait pu lui paraître un peu plus naturelle ;
Car je ne pense pas qu'il ait aucun soupçon
Du nœud qui vous attache à cette dame.

SELFARE, à part.

Bon !

LA BARONNE.

A propos, je ne sais si la délicatesse
En cet événement ne voit rien qui la blesse.
Ayons-en le cœur net ; expliquez-moi comment
Vous avez pu former un tel engagement,
Et le rompre sitôt.

SELFARE, un peu embarrassé.

Madame la baronne....
Quel sage que jamais sa raison n'abandonne ;
Qui toujours dégagé de faiblesse, d'erreur,
Ne soit pas une fois la dupe de son cœur ?
Moins de perfection fait le terme où j'aspire.
Qui, moi ! de votre sexe oser braver l'empire !
Vous plaire est un bonheur, vous servir un devoir.

LA BARONNE.

Ah !... Mais le siècle ainsi ne prétend plus nous voir.

SELFARE, appuyant.

Siècle dur, orgueilleux, grand par sa seule audace :
Sans goût, sans agrément, sans esprit et sans grâce :
Où, tout aux froids calculs de son ambition,
L'homme n'a plus sur rien d'aimable illusion ;
Où la beauté gémit en tous lieux dédaignée,
Et, dans son abandon, noblement indignée,
Cultive ces talens si précieux, si doux,
Sans elle désormais bientôt perdus pour nous.

LA BARONNE.

Certe, et dans un écrit d'un style peu vulgaire,
Je prouve....

SELFARE, saisissant l'occasion.

Ah ! j'oubliais... Un honnête libraire,
Éditeur d'un journal où j'ai quelque intérêt,
Voudrait vous présenter son hommage discret.
Quelques mots que j'ai dits ont éveillé mon homme,
Furet comme ils sont tous, garçon prudent en somme,
Et qui, si vous vouliez vous risquer par hasard,
Et lancer quelque chose, y mettrait tout son art.
Vous n'auriez pas sujet d'en être mécontente ;
Et s'il vous agréait...

LA BARONNE.

La main qui le présente
N'en laisse point douter. Je brûle de le voir.
Quand l'amènerez-vous ?

SELFARE.

Quand vous voudrez.

LA BARONNE.

Ce soir?

SELFARE.

Soit.

LA BARONNE.

Je ne puis marquer jusqu'à quel point me flatte
De cette attention la grâce délicate.
(Confidentiellement.)
J'ai certain manuscrit en effet...

SELFARE.

C'est fort bien.
Or, pour reprendre donc le fil de l'entretien,
Je ne m'en défends point, un moment de faiblesse
M'a fait imprudemment signer cette promesse.
La dame a du manége ; et, dans ma bonne foi,
Il n'est pas merveilleux qu'on me surprenne, moi.
J'aurais tout accompli d'un scrupule fidèle ;
Mais, madame, le temps ma révélé sur elle
Des choses !...

LA BARONNE.

Je le crois : de vous à moi, mon cher,
D'une franche coquette elle a vraiment tout l'air.

SELFARE, vivement.

Et les mœurs, et les mœurs. Hypocrite, intrigante,
Aimant l'éclat, le bruit; moqueuse, inconséquente :
Mon repos, mon honneur couraient mille hasards.
Mais elle est femme enfin ; je lui dois des égards,
Et n'en médirai point par un dépit coupable.
Le titre heureusement se trouve rachetable,
A grand prix, il est vrai, mais cela n'y fait rien :
Je le racheterais au prix de tout mon bien.

LA BARONNE.

Et vous avez raison. En tout cas Boniface
Dote, vous le savez....

SELFARE, avec hypocrisie.

C'est ce qui m'embarrasse :
Je crains la calomnie et son poison secret.
Ils prétendront qu'ici mon guide est l'intérêt.
Ah ! je frémis, madame, à cette horrible idée,
Et ma pure tendresse en est intimidée.

LA BARONNE.

Le scrupule me plaît ; mais il est un moyen :
Que mon frère nous laisse, et qu'il garde son bien.
Nous triomphons par-là du pouvoir qu'il affecte,
Et votre probité cesse d'être suspecte :
C'est au mieux.

SELFARE, ne pouvant se contenir.

Eh !.. plaît-il ?.. Un moment, permettez.
(Se rendant maître de son trouble.)
Justes dieux ! recourir à des extrémités !
Je connais mon ami : d'un mépris condamnable
Une telle action lui paraîtrait coupable.
Eh ! pourquoi lui donner, en ses nobles projets,
La douleur de me voir refuser ses bienfaits ?
Vous le savez trop bien : rien ne peut en ce monde
Arrêter des méchans la malice profonde ;
Et quand avec soi-même on se sent en repos,
Il faut oser un peu dédaigner leurs propos.
Obtenez seulement l'aveu de votre frère,
Et laissez-moi le soin du reste de l'affaire.

LA BARONNE.

J'y vais. Comptez sur lui, s'il s'en rapporte à moi.
Mais de votre côté dégagez votre foi,
Et que rien désormais ne nous soit plus contraire.
(Il lui donne la main.)
Adieu. Présentez-moi ce soir votre libraire.

SCÈNE II.

SELFARE, seul.

La vieille ridicule ! et que, malgré mes vœux,
Flatter pareille espèce est un recours fâcheux !
Qu'ai-je été me piquer d'un malheureux système
Dont la première dupe, après tout, c'est moi-même.
Plaire, se faire aimer, est un désir permis,
Mais la sincérité fait seule des amis.
Au lieu de cette loi si simple, si facile,
J'osai me composer un code plus habile;
M'embarrasser de soins, de devoirs épineux !...
Et quel bonheur encore ai-je goûté par eux ?
Aucun. Toujours armé, trompant, trompé sans cesse,
Je ne leur dus jamais qu'une fausse allégresse ;
Et mon cœur... Mais quittons ces regrets superflus :
C'est crier au passé qui ne nous entend plus.

SCÈNE III.

SELFARE, ISIDORE.

M. ISIDORE.

M. le comte...

SELFARE.

Eh bien?

M. ISIDORE.

Grande, grande nouvelle !
Laissez-moi respirer.

SELFARE.

Enfin donc, quelle est-elle ?

M. ISIDORE.

La plus intéressante, e tpour vos vœux secrets
Devant avoir bientôt les plus heureux effets.

SELFARE.

Comment ?

M. ISIDORE.

Ne craignez plus qu'au cœur de Boniface
Un insolent rival usurpe votre place :
Son sort est dans vos mains ; et sous votre ascendant,
C'est à vous aujourd'hui d'accabler l'imprudent.

SELFARE.

Or donc, par quel moyen ?

M. ISIDORE.

Sachez qu'il a des dettes.

SELFARE.

Parbleu ! qui n'en a pas ?

M. ISIDORE.

Mais dettes très-bien faites,
En titres évidens point sujets à débats,
Claires comme le jour, mais qu'il n'acquitte pas.

SELFARE.

De qui tenez-vous donc cette étrange nouvelle ?
Où nous en procurer la preuve bien fidelle ?

M. ISIDORE.

Mais sans aller plus loin, ici même, à l'instant.
Par le plus grand hasard, l'officier exploitant,
Chargé d'instrumenter en toute cette affaire,
Est un de mes parens ; voilà tout le mystère.
Jugez-vous, dans son âpre et fière probité,
Quel coup à votre ami par-là sera porté ?
Quels transports, quels éclats, quel terrible anathème...

SELFARE, avec fausseté.

Eh mais, je l'avouerai, ce que je sens moi-même,

N'est pas moins affligeant, moins cruel pour mon cœur.
Des créanciers surpris, abusés, quelle horreur !
Mon intérêt à part, il faut que Boniface
Soit promptement instruit de tout ce qui se passe.
Où cet huissier est-il ?

M. ISIDORE.

Ici, dehors : sur moi
Je n'ai pas osé prendre....

SELFARE.

Et pourquoi donc ? pourquoi ?
Il est votre parent, cela devait suffire ;
Et de vous-même ici vous pouviez l'introduire.
Qu'il entre, je vous prie....

M. ISIDORE, *à l'huissier.*

Entrez, entrez.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

SELFARE, *faisant des politesses à l'huissier.*

Monsieur,
Approchez, s'il vous plaît, votre humble serviteur.
Je suis désespéré qu'on vous ait fait attendre :
C'était à mon insu ; je ne fais que l'apprendre,
Et j'en ai ressenti le dépit le plus grand.
De mon cher Isidore un honnête parent
Doit se voir mieux reçu. Car sachez que je l'aime,
Que je le considère à l'égal de moi-même.

L'HUISSIER.

Monsieur assurément fait de nous trop grand cas :
Ni mon neveu ni moi ne le méritons pas.

M. ISIDORE.

Bon, bon. Mais en deux mots racontez votre affaire.

SELFARE.

Quoi? Vous êtes son oncle?

L'HUISSIER.

Oui, frère de son père,
Et même....

SELFARE, lui présente un siége, et s'assied après lui.

Or, est-il vrai contre un certain Valny
Qu'un paiement en retard soit par vous poursuivi?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur : sur bon titre, engagement solide,
Bref, ce qui constitue une dette valide.
Le jeune homme devrait faire quelques efforts;
Nous sommes très-en règle : arrêt, prise de corps.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSEPH, qui apporte des bougies pour garnir des candelabres.

JOSEPH, à part, voyant son maître en affaire.

Ah! j'ai mal pris mon temps.

SELFARE, à l'Huissier.

Selon ce que vous dites,
Valny serait en butte à de graves poursuites....

M. ISIDORE.

Et la prise de corps pourrait dès aujourd'hui
Recevoir pleinement son effet contre lui?

JOSEPH, à part, et plaçant des bougies dans un candelabre.

Bon Dieu!

L'HUISSIER.

Sans contredit. Pourtant, en confidence,
Mon commettant ne veut qu'assurer sa créance,
Et d'un peu d'appareil seulement l'effrayer.

M. ISIDORE.

Voilà ce qui s'appelle un bénin créancier!

L'HUISSIER.

Non, Valpy sollicite une place importante,
Pour s'acquitter bientôt ressource suffisante;
Et vous sentez dès lors qu'entraver ses projets
Ne serait que trahir nos propres intérêts.

M. ISIDORE.

D'un trop frivole soin votre esprit s'embarrasse:
Je sais de bonne part qu'il n'aura pas la place;
Et... (*A Joseph*) Que demandez-vous?

JOSEPH.

Mais de quelques apprêts
Qui sont à faire encor...

M. ISIDORE.

Vous les ferez après.
Toujours mal à propos un faux zèle vous porte....

SELFARE.

Retirez-vous.

JOSEPH.

Je sors (*à part*), et j'écoute à la porte
(On se lève.)

SCÈNE VI.

SELFARE, M. ISIDORE, L'HUISSIER.

SELFARE, à l'huissier.

Ne vous laissez point prendre à des piéges trompeurs;
On n'obtient pas de place avec de telles mœurs.

L'HUISSIER.

Pour ses mœurs, elles sont sans reproche et sans honte ;
Il n'a pas même ici contracté pour son compte,
Et ne serait passif de l'obligation
Qu'a titre de garant.

M. ISIDORE.

La belle caution !
Un homme qui n'a rien, s'engager sans scrupule !
Fi donc ! la fraude ici se joint au ridicule.

SELFARE.

Il est étrange au fait qu'ayant besoin pour lui,
Il ait de bonne foi répondu pour autrui.

M. ISIDORE, à l'huissier.

Or, de votre client, en cette circonstance,
Vous devez éveiller un peu la défiance.

L'HUISSIER.

Il est si prévenu....

M. ISIDORE.

C'est un fou sûrement ;
Mais il le faut sauver de son aveuglement.
Il me vient une idée... Oui...

SELFARE, bas à M. Isidore.

Quoi ?

M. ISIDORE, de même.

Laissez-moi faire.

(à l'huissier.)

Que votre commettant du titre fasse affaire,
Et nous le lui prenons. Bien entendu pourtant
Qu'il sera modéré, car nous payons comptant.

SELFARE, bas à M. Isidore.

Comment ?

M. ISIDORE, de même.

Rassurez-vous, la somme n'est pas forte,
Et c'est un coup de maître.

L'HUISSIER.

Eh mais...

M. ISIDORE, à l'Huissier.

Il nous importe
En outre que cela se fasse promptement :
Il faudrait sans retard....

L'HUISSIER.

Parbleu ! dans le moment.
C'est à deux pas d'ici que mon client demeure ;
Et je suis de retour dans un petit quart d'heure.
Quel trait!... et quel bonheur si pour les malheureux
Tous les riches ainsi se montraient généreux !
Les huissiers seulement n'y verraient pas leur compte.

M. ISIDORE.

Allez.

SELFARE.

Et du secret.

L'HUISSIER.

Muet, monsieur le comte.
Ah ! l'on ne fut jamais meilleur, ni plus humain !
(A part, en sortant.)
Double affaire en total, c'est pour moi double gain.

SCÈNE VII.

SELFARE, M. ISIDORE.

M. ISIDORE.

Et croyez-vous encor la victoire perdue ?

SELFARE.

Non, mais à vous, mon cher, la palme en sera due.

M. ISIDORE.

Faire ainsi d'un rival un triste débiteur
Est un bonheur unique, un destin enchanteur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

M. ISIDORE, à Joseph.

Que voulez-vous encore?

JOSEPH.

Eh mais, daignez permettre :
On m'a dit à monsieur de rendre cette lettre;
Et...

SELFARE.

(A M. Isidore, après avoir lu.)

Donnez. Il demande un moment d'entretien,
Et vient dîner :

M. ISIDORE.

Valny?

SELFARE.

Le croiriez-vous?

M. ISIDORE.

Fort bien.

SELFARE.

Il brûle encore au fond de revoir la petite.
Je ne puis décemment recevoir sa visite.

M. ISIDORE.

Au contraire, et sur moi reposez-vous de tout;
Laissez-moi diriger l'affaire jusqu'au bout.
Je conçois un dessein...

SELFARE.

Bon, mais pas d'imprudences.

M. ISIDORE.

Je saurai conserver pour nous les apparences ;
Ne soyez point en peine : et d'abord du dîner
J'écarte votre ami, qui pourrait nous gêner.

JOSEPH, qui est encore resté à placer des bougies dans un candelabre de l'autre côté du théâtre.

Oh ! oh !
(Il écoute.)

SELFARE.

Je ne sais pas si la chose est possible.

M. ISIDORE.

J'ai, pour y réussir, un moyen infaillible.

SELFARE.

C'est ?....

M. ISIDORE.

(Voyant que Joseph écoute.)
C'est... Mais de mon oncle attendons le retour.
Allez vous habiller ; et croyez qu'en ce jour
Vos ennemis verront, malgré leurs soins coupables,
La fortune et l'amour à vos vœux favorables.

SELFARE.

J'en accepte l'augure.
(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

JOSEPH seul.

Après tout, je m'y perds.
C'est qu'en desseins profonds ce sont là des experts.

SCÈNE X.

JOSEPH, CLAIRETTE.

CLAIRETTE, *désolée.*

Ah ! c'en est fait de moi, de ma jeune maîtresse :
Elle meurt de regret, je péris de tristesse...

JOSEPH.

Et moi, j'étouffe ici de curiosité.

CLAIRETTE.

Comment?

JOSEPH.

Votre Valny qui peut être arrêté,
Des dettes... Un par-corps qui, dit-on, le menace,
Le dîner d'où l'on veut éloigner Boniface,
Voilà ce qu'il me faut pénétrer, éclaircir.

CLAIRETTE.

Dieu! des dettes, Valny !... Vous devez l'avertir.

JOSEPH.

Comment? par quel moyen? n'ayant rien pu surprendre.

CLAIRETTE, *voyant entrer Mme. d'Istelle.*

J'aperçois cette dame ; il lui faut tout apprendre.

JOSEPH.

Ah ! gardez-vous-en bien.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme. DISTELLE, BONIFACE.

CLAIRETTE.

Madame...

BONIFACE, *à Mme. d'Istelle.*

Oui, l'intendant,
Le secrétaire enfin, ce visage impudent,

Que Selfare a toujours comme une ombre à sa suite,
Me vient dans le moment de faire une visite.
Après bien des détours, des préparations,
Et je ne sais combien de salutations,
De tous vos gens polis méthode façonnière,
J'ai compris qu'on tenait à grâce singulière
Qu je voulusse bien, pour ce jour seulement,
Souffrir qu'on me servît dans mon appartement.

CLAIRETTE, Mme. d'Istelle, bas et très-vivement.

C'est un complot formé, des manœuvres secrètes;
On veut perdre Valny qui, dit-on, a des dettes.
On parle de par-corps, de prison, d'arrêter;
Bref, un projet affreux qu'il faut faire avorter.

Mme. D'ISTELLE.

(à Boniface.)
Ciel! Et quelle est, monsieur, la raison qu'on vous donne?

BONIFACE.

Je ne puis le nier, elle semble assez bonne.
Ils donnent aujourd'hui grand festin, grand gala;
Et c'est en grand habit qu'il faut paraître là.
Tout du moins m'a-t-on dit que c'était l'étiquette.
Or, je n'ai jamais eu de semblable toilette,
Et je conçois fort bien qu'il est hors de pouvoir
De se la procurer d'ici jusqu'à ce soir.

JOSEPH.

Pardonnez-moi, monsieur. Si c'est-là tout l'obstacle,
Le surmonter vraiment n'exige aucun miracle.
C'est un lieu de ressource après tout que Paris.
Et l'un de mes parens, pour un honnête prix,
Vous va, dans un instant, livrer une parure
La plus riche en étoffe, aussi-bien qu'en dorure.

Il admet tout marché, toute condition,
Et vous la livrera même à location.
C'est-là qu'aux jours de cour un avare, un faux riche
Se pare à peu de frais d'une splendeur postiche;
Et que pour un écu l'humble solliciteur
Déguise sa misère à l'œil d'un protecteur.

Mme. D'ISTELLE.

Bien qu'un pareil moyen puisse sembler bizarre,
Servez-vous-en, monsieur, je sais quel est Selfare.
Il ne fait jamais rien sans quelque intention....
Et je n'ai point de foi dans son objection.
J'ai peur qu'elle ne serve à voiler quelque trame
Qu'il vous faut prévenir.

BONIFACE.

C'est mon ami, madame;
Et de ce ton haineux en parler devant moi,
N'est pas fort obligeant, je suis de bonne foi.
Je veux bien cependant tenter cette ressource.
(à Joseph.)
Tu m'accompagneras, mon garçon, dans ma course.
(à Mme. d'Istelle.)
Loin que je le soupçonne en son intention,
Peut-être de sa part est-ce une attention.
Il est très-prévenant, et dans sa politesse
Va toujours s'ingérant quelque délicatesse,
Dont nul autre jamais ne se fût avisé :
Qui sait s'il n'a pas craint de me voir exposé
A la gêne, au tourment que sans doute il suppose
Qu'en ces jours d'apparat un si grand monde impose ?
Il aurait tort, morbleu; car de ces gens guindés,
Si loin du naturel par le *bon ton* guidés,

Ma grossière franchise aurait fort peu de crainte ;
Et la pitié pourrait m'épargner la contrainte.

(à Joseph, en sortant.)

Allons, enfant, suis-moi.

Mme. D'ISTELLE, sortant aussi.

Moins tranquille que lui,
Pénétrons, s'il se peut, ce qu'il brave aujourd'hui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ISIDORE, L'HUISSIER, un peu après SELFARE.

M. ISIDORE, amenant vivement l'huissier.

Eh ! ne sentez-vous pas qu'un semblable scrupule
Est ici plus frivole encor que ridicule ?
Voilà le titre à lui, sitôt qu'il le voudra
Le comte aux mains d'un autre à son gré le mettra.
Digne fruit de vos soins ! Point d'enfance, vous dis-je.
Et cet homme, après tout, sait payer qui l'oblige.

SELFARE, entrant.

Je l'avoûrai, monsieur, je ne m'attendais pas
A voir entre nous deux ces singuliers débats.
Je vous en félicite ; et la délicatesse
Me touche, encor qu'étrange et neuve en son espèce.

L'HUISSIER.

Pardon, monsieur le comte ; oui, je sens que j'ai tort :
Je n'avais, en effet, pas bien compris d'abord ;
Mais mon neveu me vient d'expliquer mieux l'affaire ;
Et je suis de tout point prêt à vous satisfaire.

M. ISIDORE.

J'ai dit que de ses soins il recevrait le prix ;
Et ce mot, tout d'abord, a calmé ses esprits.

SELFARE.

Eh mais, on sait fort bien qu'il est de la justice
Que le salaire suive un semblable service.
Ma main n'est point avare envers qui me sert bien;
Et soyez assuré que vous n'y perdrez rien.

L'HUISSIER.

Ah! je n'en doute point; et l'honneur de vous plaire
Serait déjà lui seul un assez beau salaire.

M. ISIDORE.

Fort bien; mais allez.

SELFARE.

Oui; ne perdez point de temps.

L'HUISSIER.

Laisez faire. On connaît la valeur des instans.
Je vous réponds de tout. Quarante ans d'exercice
De moi dans ce métier n'ont pas fait un novice,
Et je le dis sans fard; mais je plains, sur ma foi!
Quiconque a le malheur d'avoir affaire à moi.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SELFARE, M. ISIDORE.

M. ISIDORE.

Tout se prépare bien; d'une entreprise vaine
Votre rival bientôt portera seul la peine;
Et l'aveugle fortune abjurant son courroux,
Vous revient plus propice et plus digne de vous.

SELFARE.

Je ne sais. A nos vœux une fois favorable,
Oui, sa main de bienfaits parait inépuisable;

Mais de revers aussi quel effroyable cours,
Dès qu'elle nous atteint dans ses brusques retours !
Aux jours de sa faveur, point d'effort téméraire
Qui ne fût couronné du sort le plus prospère ;
Et point de sages plans, de projets bien conçus,
Quand elle nous a fui, qui ne soient tous déçus.
Mes capitaux perdus sont sa première atteinte :
Pour tout le reste, hélas ! juste sujet de crainte !
J'apprends, par un billet qu'à l'instant je reçoi,
Qu'une indigne cabale éclate contre moi ;
Que je suis sur le point de perdre honneurs et place,
Sans que pas un ami me plaigne en ma disgrâce !
Pourquoi m'en veulent-ils, à moi prudent, soigneux
Qui les ménageais tous, et flattais tous leurs vœux !

M. ISIDORE.

C'est la raison peut-être où leur haine se fonde :
On ne gagne personne en flattant tout le monde.

SELFARE.

Enfin, quoi qu'il en soit, prenons un front joyeux ;
Et des chagrins du cœur ne chargeons point nos yeux.
Ici surtout, ici, du plus profond mystère
Enveloppons des soins qu'à nous-même il faut taire.
Évitons le scandale et les fâcheux éclats.

M. ISIDORE.

Calmez-vous : en ces lieux Valny n'entrera pas ;
Mes ordres sont donnés. Si vers son domicile
L'adresse de nos gens se trouvait inutile,
Les équipages seuls ici devant entrer,
Et le fiacre indigent n'y pouvant pénétrer,
Il faudra qu'à la porte il mette pied à terre ;
Et vous savez alors ce que l'on en doit faire :
Mais enfin, pour parer à tout événement,

Votre ami dînera dans son appartement,
Loin du lieu de la scène ; et, grâce à ma prudence,
D'aucun fâcheux détail il n'aura connaissance.

SELFARE.

Bien. Et c'est là surtout le point essentiel.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONIFACE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur de Boniface.

M. ISIDORE, à Selfare.

Habillé !

SELFARE, à part.

Juste ciel !

BONIFACE, au laquais.

De !.... le style est pompeux. Mais, maroufle, peut-être
M'honores-tu par-là beaucoup moins que ton maître ;
Peut-être que par toi ce *de* ne m'est prêté
Que comme un sauf-conduit près de sa vanité.
Je blâme toutefois une telle imposture.
Je prouve des quartiers, mais c'est dans la roture.
Ainsi, quitte avec moi cette emphase de cour ;
Et dis à l'avenir Boniface tout court.
(à Selfare.)
Cest moi-même, mon cher. Tu vois que ma toilette
Est brillante, pompeuse et selon l'étiquette ;
Que je puis me montrer, et que pour ton ami
Tu pourras, sans rougir, m'avouer aujourd'hui.
C'est l'habit d'un seigneur tombé dans la disgrâce
Qui sans doute dessous avait meilleure grâce ;

Mais qui, vu la grandeur et ses graves effets,
N'y riait pas du moins autant que je le fais.

SELFARE, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! le trait est gai. (*A part.*) J'enrage !

M. ISIDORE.

Comment faire !

BONIFACE.

Ah ça, mon cher ami, parlons un peu d'affaire.
Je goûtais, tu le sais, tes propositions ;
Mais j'ai fait sur Valny quelques réflexions :
Son âge, sa tendresse, un charme qui vous touche....

SELFARE, avec perfidie.

Je l'ai dit à ta sœur, mon cher, jamais ma bouche
Ne révélera rien qui puisse contre lui
Indisposer vos cœurs prévenus aujourd'hui.
Que lui reproche-t-on d'ailleurs ?

BONIFACE.

Rien, je n'accuse...

SELFARE, continuant.

Ses torts sont de son âge, et voilà leur excuse ;
Et tant de gens, si prompts à condamner ses mœurs,
Peut-être dans leur temps n'ont pas été meilleurs.

BONIFACE.

Comment donc ? que dis-tu ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA BARONNE, LAURE, CLAIRETTE ; un peu après, JOSEPH.

JOSEPH, annonçant du fond.

Monsieur, la compagnie...

SELFARE, à Joseph.

(Aux dames qui sortent de chez elles toutes parées.)

Me voici, dans l'instant. — Mesdames, je vous prie.

De vouloir bien vous rendre au plutôt au salon.
Songez que le séjour des grâces, du bon ton
Est votre heureux empire, et que dans votre absence
L'ennui menacerait d'usurper la puissance.

(à M. Isidore.)

Achevez mon ouvrage.

(Il sort en saluant.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors SELFARE.

LA BARONNE.

A-t-on plus d'agrément?

BONIFACE, à M. Isidore.

Ça, monsieur, sur Valny parlez-nous franchement :
Faut-il?....

M. ISIDORE, feignant de l'embarras.

La question, monsieur, est délicate.
Si votre confiance et m'honore et me flatte ;
Si mon secret penchant me fait même la loi
D'indiquer le péril à votre bonne foi,
De l'homme que je sers, la prudente réserve
Peut-être veut aussi que mon zèle s'observe.
Et quel effort d'ailleurs pour un cœur généreux,
Que d'exposer au jour les torts d'un malheureux!

JOSEPH, à part.

Oh! le fourbe!

BONIFACE.

A ce compte, il est donc bien coupable?

M. ISIDORE.

Monsieur....

BONIFACE.

Parlez.

LA BARONNE.

Sans doute

M. ISIDORE.

Il est trop véritable.
Et je voudrais du terme adoucir la rigueur...
Mais comment, si les faits contraires à l'honneur....

BONIFACE.

A l'honneur !

LA BARONNE.

Vous voyez.

BONIFACE.

Songez qu'en ces matières
On ne peut apporter de trop vives lumières.

M. ISIDORE.

Eh ! l'on n'en a que trop ! Protêts, prise de corps,
Créanciers ameutés, décrets, sergent, recors
Dont on voit chaque jour l'attirail à sa suite,
Sont de mauvais garans d'une bonne conduite.

LAURE.

Non, il n'est pas possible....

LA BARONNE.

Eh mais, vous tairez-vous ?

BONIFACE.

Eh ! comment accorder avec cet air si doux,
Avec ce noble effort d'une âme généreuse,
De ces indignes mœurs l'habitude honteuse ?

M. ISIDORE.

Je ne l'accorde pas, et le voudrais en vain :
Bien, mal, vices, vertus, voilà le cœur humain.

BONIFACE.

Mais il n'a pas vingt ans ; et jamais à son âge
De tant d'hypocrisie on ne connut l'usage.
C'est au nôtre, monsieur, qu'on sait cet art affreux ;
Qu'on ment impudemment de la bouche et des yeux ;
Et que pour l'intérêt qu'en son cœur on adore,
On se plie à tout feindre ; hein, monsieur Isidore ?...

M. ISIDORE, piqué.

Monsieur....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VALNY, valets, recors.

VALNY, l'épée à la main.

Quoi ! jusqu'ici, misérables !

M. ISIDORE.

Eh bien !

(à part.)

O l'heureux incident !

L'HUISSIER, à Valny.

Vous ne gagnerez rien,
Mon cher petit monsieur, à cette résistance.
Je ne viens point ici vous faire violence ;
Mais dresser mon verbal, où j'espère qu'au moins
Ces messieurs voudront bien signer comme témoins.

JOSEPH, bas à Clairette.

Vous voyez. Maintenant je sais toute l'histoire.

(Il continue à lui parler bas.)

L'HUISSIER, à Valny.

Je vous sommais dehors ; le fait est bien notoire.

BONIFACE.

Et qu'êtes-vous enfin ?

L'HUISSIER.

Monsieur, je suis huissier,
Exerçant à bon droit mon utile métier ;
En vertu d'un par-corps, venant de quelque somme
Opérer la rentrée auprès de ce jeune homme,
Ou sinon, opérer son entrée en prison.
J'y viens paisiblement, ainsi que de raison,
Sans scandale, sans bruit ; n'ayant pour toute escorte,
Que les messieurs qu'ici vous voyez à la porte,
Gens de bonne façon, polis, pleins de douceur.
Mais voilà que d'abord monsieur entre en fureur,
Qu'il s'arme, et que des lois bravant le ministère,
Il porte sur moi-même une main téméraire.
(à Valny.)
C'est qu'avec la justice, avec ses officiers,
Il n'en est pas ainsi qu'avec vos créanciers,
Verbal.

LAURE, à part.

Il est donc vrai !

M. ISIDORE, à Boniface.

Monsieur....

LA BARONNE.

Eh bien, mon frère ?.

BONIFACE.

(à Valny.)
Laissez-moi. Cet instant m'ôte une erreur bien chère,
Jeune homme, j'en conviens.

CLAIRETTE, bas à Joseph.

Parlez.

JOSEPH.

Non, sur ma foi !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme. DISTELLE.

Mme. D'ISTELLE.

Quel est donc ce désordre ? Et qu'est-ce que je voi ?
Valny, que craignez-vous ? à quoi bon cette épée ?...

BONIFACE.

Oui, vous nous faisiez faire une belle équipée,
Madame, et je vous dois un beau remercîment !

VALNY.

Ah ! madame, je suis un malheureux !

Mme. D'ISTELLE.

Comment?

BONIFACE.

Me préserve le ciel qu'aux peines qu'il endure,
De mes réflexions j'ajoute encor l'injure !
Mais voyez, demandez, interrogez ces gens.

Mme. D'ISTELLE.

Et quels sont ces messieurs ?

BONIFACE.

Des huissiers, des sergens,
De votre protégé suite trop ordinaire,
Qu'aujourd'hui par l'épée il voulait satisfaire.

Mme. D'ISTELLE.

Juste ciel ! quelle horreur !

VALNY.

Monsieur...

BONIFACE, à Mme. d'Istelle.

Si vos avis
Par mon cœur trop facile eussent été suivis,

Vous voyez quel présent j'aurais fait à ma nièce.

VALNY.

O Dieu!

BONIFACE.

C'est qu'il avait subjugué ma faiblesse ;
C'est qu'à ses beaux dehors me fiant aujourd'hui ,
J'oubliais à jamais mes griefs contre lui.

LAURE, à part.

Malheureuse!

BONIFACE, continuant.

Il est vrai qu'au pays que je quitte,
On n'a pas des faux-airs le sublime mérite ;
Que tout s'y montre aux yeux sous son type réel,
Et que rien n'y paraît que dans son naturel.
Du vôtre dès long-temps j'ai perdu l'habitude ;
Mais , parbleu ! j'en refais une fâcheuse étude.

Mme. D'ISTELLE.

Poussez le parallèle et ses détails flatteurs;
De cet heureux pays si parfait dans ses mœurs ,
Portez plus haut encor la sagesse et la gloire ;
Je n'y contredis point et consens à tout croire ;
Mais je vois qu'en ces lieux , d'erreurs si dégagés ,
On n'a pas moins qu'ici d'aveugles préjugés ;
Que des préventions sachant mal se défendre ,
On y condamne aussi les gens sans les entendre.

BONIFACE.

Comment ?

Mme. D'ISTELLE.

De la vertu ces amis pointilleux
Me rendraient indulgente envers les vicieux.

BONIFACE.

Parbleu !

Mme. D'ISTELLE.

Le grand délit ! ce jeune homme a des dettes !
Qu'est-ce que cela prouve ?

BONIFACE.

Eh mais, qu'il les a faites ;
Que sans ordre, sans soin mangeant ses revenus,
Il suit quelques penchans.... qui me sont inconnus.

Mme. D'ISTELLE.

Mais, moi, je les connais. Votre esprit se rappelle
Le père de Valny ? Si de quelque querelle
Le haineux souvenir resta dans votre cœur,
Vous savez qu'il était du moins homme d'honneur ?

BONIFACE.

Certes ! c'était une âme inexorable et dure ;
Mais, sur ce point d'accord, intacte et toujours pure.

Mme. D'ISTELLE.

Fort bien. Loin de la France en nos temps désastreux,
Il chercha, comme vous, un ciel moins orageux.
De ses biens, quand le fils rentra dans sa patrie,
On trouva libre encor quelque faible partie.
Le jeune homme accepta cette succession,
Mais il n'y borna point sa noble ambition ;
Des dettes qu'en partant avait laissé (1) son père...

---

(1) Ce participe, employé sous la forme absolue, ayant attiré des critiques à l'auteur (et c'est le champ de bataille favori des DOCTES, que cette mystérieuse règle des participes), il prie les délicats en fait de Grammaire de se rappeler la remarque de VOLTAIRE sur ces vers de Cinna :

Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont ENDURÉ nos pères...

639

VALNY, vivement.

Eh ! madame de grâce....

BONIFACE, à Valny, avec un emportement comique.

Eh ! voulez-vous vous taire,
Et la laisser parler ?

LAURE, à part.

Quel espoir !

BONIFACE, à Mme. d'Istelle, avec chaleur.

Terminez.

Mme. D'ISTELLE.

Ah ! je vois à vos yeux que vous me devinez !
Oui, de la foi d'un père il s'est cru responsable ;
Et voilà le forfait dont son cœur est coupable !

LAURE, à sa mère.

Ah ! je le disais bien !....

LA BARONNE, à Laure.

Non, rien n'est plus touchant !

M. ISIDORE, à part.

Voilà le dernier coup.

BONIFACE, allant à Valny, qu'il embrasse en sanglotant.

Mon enfant ! mon enfant....
Je ne demande pas que ton cœur me pardonne ;
Non, je suis trop coupable ; à toi je m'abandonne.
Hais-moi, déteste-moi tant que tu le voudras,
Le droit t'en est acquis ; je ne m'en plaindrai pas.
Mais si, moins prompt que moi, moins dur, moins inflexible,
Au remords le plus vrai tu n'es pas insensible,
Souffre ici qu'à mon tour je m'engage pour toi :
Va, le plus généreux ce ne sera pas moi.

VALNY, après un court moment d'hésitation.

J'accepte.... Un tel bienfait n'a rien qui m'humilie ;
Et j'en sens bien plutôt mon âme énorgueillie.
Doublez par l'amitié la dette de l'honneur,
Et dans moi pour jamais ayez un débiteur.

(Il se jette dans ses bras.)

BONIFACE.

Fort bien !

Mme. D'ISTELLE.

Voici Selfare.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SELFARE.

SELFARE, aux dames.

Ah ! mesdames, j'implore....

(Voyant Valny.)

Eh ! c'est vous !

Mme. D'ISTELLE.

Oui, monsieur, et vous voyez encore
Des gens....

SELFARE, à part.

Ciel !

M. ISIDORE, cherchant à le rassurer.

Ces messieurs venaient pour l'arrêter..
Mais....

SELFARE, troublé.

L'arrêter !...

M. ISIDORE.

Oui, mais...

SELFARE.

Comment, sans respecter...

L'HUISSIER.

Monsieur le comte...

M. ISIDORE.

Allons, retirez-vous de grâce.

SELFARE.

(à Valny.)
Quoi!... Vous allez enfin obtenir votre place,
Mon bon ami, je viens...

BONIFACE, avec sévérité.

Il n'en a pas besoin;
Et c'est moi de son sort qui désormais prens soin.
Sans doute il répondra si son pays l'appelle;
Mais désintéressé, mais libre dans son zèle.
Il renonce à des vœux trop long-temps superflus.
C'est moi seul qui peux mettre un prix à ses vertus,
Moi que l'amitié pure ici conduit, anime,
Et qui ne lui dois rien... que la plus tendre estime.
Et je ne prétends pas qu'il attende long-temps
Je lui donne ma nièce et six cent mille francs,
Et dès le moment même; (*Il pousse Valny à Laure.*)
(à Selfare.)
Et voilà ma manière.

SELFARE, avec dépit.

Et je l'en félicite.

LAURE, à Mme. d'Istelle.

(à la Baronne.)
Ah! madame! — Ah! ma mère!

BONIFACE, à l'Huissier.

Mais avant tout, monsieur, c'est vous qu'il faut payer.

CLAIRETTE, montrant Selfare.

Non, non, payez ici, voilà son créancier.

BONIFACE.

Son créancier?

SELFARE.

Comment ?...

L'HUISSIER.

Enfans, faisons retraite.

(Il sort avec ses recors.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, hors L'HUISSIER et les recors.

CLAIRETTE.

Oui, oui, moi je connais cette affaire secrète
Le titre fut ici ce matin acheté
Par monsieur.

SELFARE.

Croirez-vous !

CLAIRETTE.

Je dis la vérité.

JOSEPH, bas à Clairette.

Ah ! qu'avez-vous fait là ? (*Il s'esquive.*)

SELFARE, dans le plus grand trouble.

Combattre une imposture
Ne fait le plus souvent qu'en accroître l'injure ;
Et vous n'attendez pas qu'abaissant ma fierté....

BONIFACE, à lui-même.

Il aurait pu descendre à cette indignité !
L'ingrat... Oui, dans ses yeux je lis sa perfidie.

SELFARE.

Quoi ? ta tendre amitié !...

BONIFACE.

Doucement, je te prie.
Je n'ai pas d'amitié pour des gens tels que toi,
Ni de haine non plus, je suis de bonne foi;
Mais le plus grand....

SELFARE, l'interrompant, et parlant haut.

Monsieur... craignez...

BONIFACE.

Oui, de l'audace,
De grands airs maintenant; inutile grimace :
On ne m'impose pas par-là, tu le sais bien.
Pour d'autres que pour moi réserve un tel moyen.

SELFARE, après un petit temps.

Je cherche à m'expliquer; du moment qu'on dispute,
Je vous quitte la place.

BONIFACE.

Eh! oui, voilà la chute.
Va, c'est en pareil cas prendre le bon parti.

Mme. D'ISTELLE, l'arrêtant.

Un moment, s'il vous plaît : mes soins ont réussi;
J'ai d'un piége subtil garanti leur jeunesse;
Je n'en voulais pas plus : voilà votre promesse.

SELFARE.

Oui?.. votre cœur ici se montre tout entier;
Mais je suis trop poli pour vous remercier.

(A M. Isidore, en sortant.)

La compagnie attend; venez, cher Isidore;

(A part.)

Et soyons gais... malgré ce que je crains encore!

SCÈNE X.

BONIFACE, LA BARONNE, Mme. D'ISTELLE, LAURE, VALNY, CLAIRETTE.

BONIFACE.

Sortons aussi; mais nous, retirons-nous aux champs;
Nous avons trop à perdre avec de telles gens :
Et n'y rougissons point d'une honnête rudesse,
Si c'est là ce qu'on est avec la politesse.

Mme. D'ISTELLE.

Non; elle naît parfois de la bonté du cœur,
Et rien n'égale alors son charme et sa douceur :
Tous les hommes polis ne sont pas des Selfares;
On en trouve de bons.... Il est vrai qu'ils sont rares.

FIN DU DERNIER ACTE.